

Florilège

Concours littéraire 2025



La Fédération des clubs de la défense

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE
2025

Florilège

Couverture :

Composition inspirée par *La ronde du temps*, 1^{er} prix Conte, légende et récit merveilleux de Clotilde Hérault de la Ligue Nouvelle Aquitaine page 9.

SOMMAIRE

Prologue	5
Conte, légende et récit merveilleux	
<i>La ronde du temps</i>	9
<i>La sirène du Pradet</i>	15
Récit et nouvelle	
<i>Élise</i>	21
<i>Une héroïne ordinaire</i>	26
<i>La nuit des temps</i>	29
<i>Quand les phares s'éteignent</i>	34
<i>Vieux machin</i>	40
Réflexion	
<i>Jamais le silence</i>	45
Poésie	
<i>L'Abeille veille</i>	51
<i>La Mimi de Mamy</i>	52
<i>Les nouvelles fabulettes</i>	53
<i>La famille</i>	57
<i>Danse parentale</i>	59
Lettre à...	
<i>Billet 503</i>	63
<i>Lettre à un grand homme de l'Histoire</i>	67
<i>À vous</i>	70
Théâtre	
<i>Conseil municipal brûlant</i>	75
<i>Un art nouveau</i>	88
Thème : Moyens de locomotion d'hier, d'aujourd'hui et de demain	
<i>Le train qui parlait</i>	99

Épilogue	103
Palmarès du Concours littéraire 2025	104
Jury du Concours littéraire	106
Remerciements	107

Concours littéraire 2025

Prologue

L'écriture est un art subtil où les mots, porteurs d'émotions et de pensées, se métamorphosent en histoires, en poèmes, en fragments de vie. Ce Florilège rassemble des textes variés, tantôt simples, tantôt audacieux, qui reflètent la richesse des styles littéraires d'aujourd'hui. Ces pages ne sont pas seulement le fruit d'une technique maîtrisée, mais aussi l'empreinte d'une passion, d'un désir de partager sa propre perception du monde.

Je tiens à remercier chaleureusement le président du jury, Michel Camux, dont la bienveillance éclairée et le soutien constant ont été essentiels à cette aventure. Aux membres du jury, dont le discernement et l'amour de la littérature ont guidé chaque décision, j'exprime toute ma gratitude. Enfin, mes plus sincères félicitations vont à l'ensemble des candidats : votre participation a été précieuse pour cette édition, et votre engagement envers l'écriture est une véritable richesse. Je vous encourage à continuer d'explorer vos talents d'écrivain.

J'ai la ferme conviction que l'édition 2026 verra un afflux de nouveaux auteurs, toujours plus nombreux, inspirés et imaginatifs. Que ce voyage littéraire continue de rayonner, de motiver et de fédérer ceux qui croient en la puissance des lettres. Les adhérents de la Fédération des clubs de la défense, enthousiastes et impliqués forment un vivier d'énergies créatrices où se tissent des liens entre auteurs, lecteurs et amateurs de belles-lettres, contribuant ainsi à faire rayonner la littérature sous toutes ses formes.

L'an prochain, notre concours littéraire célébrera son soixantième anniversaire. Six décennies où les mots ont tracé leur sillon, où les récits, les contes et les pensées ont réussi à toucher les lecteurs avides d'évasion et d'émotions. Ce jubilé sera bien plus qu'une commémoration, il rendra hommage aux plumes qui ont enrichi ce concours, aux lauréats qui en ont écrit l'histoire, mais aussi à tous les participants de la FCD, gardiens infatigables de cette flamme littéraire. C'est par cette citation de Colette que je conclurai : « Il faut avec les mots de tout le monde écrire comme personne ».

Général de division Anne-Cécile ORTEMANN
Présidente de la Fédération des clubs de la défense

Conte, légende et récit merveilleux

La ronde du temps

Le jour venait de se lever et moi aussi par la même occasion. J'avais pris l'habitude de « faire comme les poules » disait maman. Levé dès l'aube, couché dès le crépuscule.

- Des manies de vieux, soupirait-elle quand j'allais en visite en Gironde et que je me levais avant elle et regagnais ma couette dès le soleil couché. J'ai quarante-cinq ans.

Je n'ai pas changé ! J'aime toujours les prémices du jour et les éclats du couchant.

.....

Enfant de douze ans, j'ai toujours été attiré par la « propriété » d'à côté. J'y pense encore aujourd'hui, un café à la main en observant la progression de la lumière dorée du matin dans le ciel turquoise de ce milieu de juin.

J'avais déjà le goût sûr à l'époque. Cette maison, humainement, était une horreur. Une merde de briques, une aberration des années soixante. Elle avait des fenêtres qui donnaient sur les murs mitoyens et des portes en aluminium.

Entre cette baraque et la mienne, une clôture branlante endiguait comme elle pouvait l'invasion des herbes folles et des fleurs essaimées par les vents, partageant en deux un maigre terrain censé représenter un « poumon vert » dans ce lotissement aux maisons hétéroclites.

Un pommier chétif végétait courageusement dans cette brousse aux herbes crissantes, luttant contre vent et soleil avec une pugnacité poignante.

Lucie-Anne était la fille des seigneurs de cette horreur urbaine.

Lucie-Anne était une merveille, la merveille du quartier. Une fleur dans cette citée pavillonnaire : un visage triangulaire de poupée chinoise, des cheveux noirs aux reflets bleus, des yeux en forme de coffres aux trésors, une bouche sucette et les seins d'une Lolita.

Elle plantait son tepee les jeudis, quand il faisait beau.
Oui, nous jouions aux Indiens en ce temps-là.

C'était la chamane de la tribu, nous étions ses patients.
Devant le tepee de nos jeudis, une foule faisait la queue : poupées

défraîchies, nounours mités, monstres en plastique de son frère... Une colonne de grands malades, attendant les soins magiques et les élixirs de Lys tigré.

Moi ? J'étais dans la file, attendant mon tour comme tout patient qui se respecte. Ma Lucie-Anne recevait un à un les souffreteux. Consciente de sa lourde fonction, elle les auscultait. Ses petits doigts caressaient, pinçaient, trituraient ces petits corps froids, asexués.

Dire qu'elle me laissait indifférent aurait été mensonge. Je me sentais attiré par elle. Petit fantôme dans des shorts trop larges, elle ressemblait à Jodie Foster, dans "Taxi-driver". Une oiselle aux yeux trop grands, trop brillants. Elle avait onze ans. J'en avais treize.

J'étais amoureux. On était tous amoureux ! Et nous vivions dans un bloc de cent logements sociaux.

Elle est partie, je suis restée.

Je suis resté dans ces horreurs. J'ai hérité de mes parents et j'ai fait carrière dans cette ville aux banlieues sordides ou bourgeoises. Ho, pas une carrière fantastique puisque je vis encore dans la maison de mes parents.

Mais avais-je vraiment envie d'en partir, de ce quartier ?

Un café à la main, je regarde le bout de jardinensemencé de souvenirs qui sépare nos maisons.

Il y a un fantôme sur la pelouse, un wigwam et un feu de bois.

Comme les jours d'une année – aussi longue qu'une traversée d'océan, sans voile – mes souvenirs viennent tintinnabuler à la sonnette de ma conscience. De plus en plus souvent et avec l'insistance d'un vendeur d'assurance.

L'aberration des années soixante est toujours là, à l'abandon. Une lèpre de mousse noire a envahi, par plaques, les briques rousses au ciment disjoint que le crépi, lassé, a lâchement démaquillé.

Une pancarte « À VENDRE » pendouille au bout d'une chaîne de toit et les jours de vent marque les minutes, les heures, les jours et nuits de son grinçant métronome.

Je déguste la dernière gorgée de mon kawa, celle que je préfère, celle qui tapisse ma langue de son velours puissant et laisse sur mes papilles ses caudalies miellées et cuivrées.

Le temps a suspendu son vol et les bruits de la cité se sont tus. Il fait chaud en ce milieu de juin. La canicule a posé ses ailes sur les

pavillons alentours. Tous sont clos, portes et persiennes.

L'allée serpente dans les herbes folles, le tepee, mon Indienne aux pattes de grillon et le pommier de mon enfance...

Il a dû plonger ses racines bien profond pour y puiser ses forces. Il est à présent énorme. Son tronc ressemble à une gigantesque patte d'éléphant et sa coupole feuillue dispense une ombre mouvante sur la pampa environnante et foisonnante de sauterelles et de fourmis.

Jamais une fleur sur cet arbre et donc, jamais un fruit, cela va de soi. Juste des feuilles et cette mousse barbue couleur de bronze rouillé qui, petit à petit, étouffe les branches les plus faibles et leur donne, dans le soleil couchant, des allures de chenilles momifiées.

J'en suis là de mes pensées quand une voiture se gare devant la presque ruine pavillonnaire qui jouxte mon logis. Un logo publicitaire annonce la couleur. Agence immobilière De la Tour d'argent.

Quelques minutes plus tard, un cabriolet rutilant se gare derrière.

La conductrice en jaillit comme un zébulon de sa boîte. Une Indienne ! Une vraie.

Bottines de cuir fauve à franges et à perles, short en daim d'où jaillissent des brindilles de jambes, petit bustier de fin lin laissant à nu un ventre plat et bronzé poinçonné, au nombril, d'une étoile scintillante. Ce haut fripon brodé de papillons et d'étoiles lui colle insidieusement à la peau et l'on voit, plus que l'on devine, les pastilles moka de sa poitrine menue. Le cou est mince et musclé et le visage...

C'est le même que celui de mon souvenir. Chat sauvage aux quinquets de faon. Pommettes aiguës, bouche rouge sang. Ses cheveux auburn sont tressés en nattes qui descendent jusqu'à sa taille et un bandeau de perles lui ceint le front de sa ligature multicolore.

Elle se penche brusquement vers son cabriolet et le haut taquin se décolle de sa peau. Déjà elle se relève, hissant à bout de bras un sac de peau, roux, frangé lui aussi, qu'elle passe en bandoulière.

Se sentant regardée sans doute, elle relève les yeux et m'apercevant, me fait un léger signe de la main et un clin d'œil appuyé.

M'a-t-elle reconnu ?

Je frotte mes yeux, frénétiquement. Je sens un début de nausée me tordre les boyaux.

Un fantôme vient-il secouer mon estomac ou est-ce une overdose de kawa ?

Statufié au seuil de ma porte, je regarde mon délire, droit dans les mirettes. Cette chatte me guigne du coin de sa pupille et mes yeux saignent d'un trop-plein de souvenirs.

Quand je reprends pieds dans ma réalité, elle secoue la main de deux hommes en cravate qui se sont extirpés de leur boîte à pub en passant leur main dans leurs tifs – jolie femme oblige – et leur offre le spectacle de son dos délicat en se dirigeant vers le jardin en ruine. Elle y suit le tracé encore apparent d'une allée serpentine et stoppe d'un coup devant un rond d'herbes moins hautes que les autres. Les deux abrutis qui la suivaient de près en matant son déhanché la percutent presque.

Elle reste prostrée quelques longues secondes, comme en prière, devant le vestige de son enfance aux herbes roussies, puis relevant la tête, elle me prend des yeux, intensément, sourit du coin de la bouche – juste une mimique amusée – et reprend son chemin en secouant ses tresses.

Sa besace ! Après de longues fouilles qu'elle effectue en marchant, elle en extrait un trousseau de clés imposant qu'elle examine en tirant un brin la langue.

Une d'entre elles semble lui parler qu'elle introduit dans la serrure de la porte d'entrée du logis où ils sont arrivés, à la queue leu-leu, comme une mini tribu en déplacement dans les prairies du Grand Manitou.

Mon cœur se serre. Elle va se retrouver seule avec ces deux lourdauds. Pourvu qu'elle ne les ausculte pas !

Ils disparaissent dans la pénombre et je tends l'oreille.

Une poignée de secondes plus tard, les persiennes de la façade sont ouvertes à la volée. Celles de l'arrière de la maison subissent le même sort et je vois le demi-corps de mon Indienne penché en avant pour les appuyer au mur. Dans cette position, ses longues nattes pendent jusqu'au sol.

Cordes pour grimper jusqu'à elle.

Elle qui à la nuitée, venait se coucher à mes côtés et respirait le même air que le mien. Elle, Lys tigré.

Pendant que je prends le pouls de mes souvenirs, à côté c'est la guerre. Passant par les fenêtres, des objets et du mobilier s'écrasent sur la pelouse en friche. Les deux bellâtres ont tombé la cravate et remonté leurs manches de chemise.

Mon Indienne est retournée dans le jardin et postée sous la ramure du pommier, elle chante en tournant sur elle-même, les bras étendus et les doigts écartés.

Je note un ralentissement certain dans le désossage de la maison. Les déménageurs en folie passent plus de temps à bader à la fenêtre qu'à jeter les viscères de la turne d'Lucie-Anne sur le semblant de pelouse. Et j'avoue que je les comprends. J'ai moi aussi les yeux exorbités et la mâchoire pendante en matant le spectacle qu'elle offre.

Derviche, à demi nue, elle tourne sur elle-même en frappant le sol de ses talons. Tout en tournoyant, son corps se plie à la taille, tantôt à droite, tantôt à gauche et à chaque passage sa main glane des épillets dorés dont elle fait don au ciel. Ces comètes légères poudroient autour d'elle, l'auréolant de paillettes. Sa peau nue déjà cuivrée se pare de l'ocre roux du sable que ses pieds délogent d'entre les herbes frappées. Ses nattes tendues par la ronde folle lui donnent un air Fifi brin d'acier qui me ramène à ma petite enfance.

Elle tournicote toujours et une étrange mélopée s'échappe de sa gorge. Gutturale, presque inhumaine, cette plainte scandée me hérise les poils, dévale sur mes reins à la manière d'une coulée de lave et percute mon ventre.

Elle me la susurrerait en m'auscultant et cette mélopée est restée plantée dans mon subconscient comme une tique dans le pelage d'un chien errant.

Je recule dans l'ombre de la cuisine comme un vampire s'éloigne de la lumière du soleil. Je respire à m'en faire éclater les poumons l'air aux odeurs de vie quotidienne de mon chez-moi et retrouve, instinctivement mon état normal.

Presque normal.

J'ai juste les yeux qui piquent et je sens, sur ma joue, le sillon humide d'une larme.

Le chant cesse brusquement.

J'avance de nouveau dans la lumière.

Elle s'est arrêtée de tournoyer, haletante, les bras tendus vers la frondaison du pommier qui n'a jamais fleuri.

Et il me semble, malgré l'absence flagrante de vent, que les feuilles du vieux solitaire frissonnent, respirent même. Les deux commerciaux sont figés comme des ensevelis de Pompéi. La fenêtre où ils sont en arrêt sur image les encadre à la manière d'une moulure de tableau défraîchie. Je vois leurs pupilles fixées sur ma sorcière, sur son ventre haletant tout poudré d'or roux.

Elle, plantée sous l'arbre, cambrée comme un arc de Comanche semble écouter quelque voix.

Et puis...

Une fleur, dix fleurs, cent fleurs éclosent. Incroyable métamorphose. Voilà le vieux pommier au tronc couturé qui se prend pour un jeunot et se couvre de fleurettes comme sur les estampes japonaises.

D'un coup, les parfums de notre enfance embaument le quartier. Cela sent l'humus, la peau, le feu, les jouets, l'essence de ma sorcière chérie.

Puis elle se tourne vers eux. Ses yeux ressemblaient à ceux d'un puma. Leurs pupilles dorées reflètent les plaisirs de la chasse, la patience du prédateur face à sa victime, la traque, la fin inéluctable de la proie.

Ils reculent dans l'ombre, effrayés.

Lys tigré se tourne alors vers moi,

Je recommence à pleurer. Le pommier perd la boule. Les pétales de ses fleurs tombent en confettis sur ma sorcière et de petites pommes se forment, verdissent, mûrissent puis tombent. Et de nouveaux bourgeons floraux apparaissent.

La ronde du temps a commencé...

1^{er} Prix
Clotilde HÉRAULT
Ligue Nouvelle-Aquitaine

La sirène du Pradet

Papy, raconte-moi une histoire !

Chaque fois qu'elle vient vers moi avec sa bonne bouille éclairée d'un regard malicieux, son sourire enjôleur, ses cheveux en bataille encore plein de sable de la dernière partie de plage, je ne sais pas lui dire non. Pourtant je lui ai déjà raconté tant de fois les aventures de ses personnages préférés, qu'ils soient garçons ou filles ou encore animal légendaire à poils ou à plumes, que je suis toujours un peu hésitant... Mais quel récit irai-je chercher qu'elle n'a pas encore déjà entendu dix fois ?

- Quel genre de conte veux-tu que je te lise Lilounette ? Une histoire de princesse ? De dragon peut-être ? Les aventures du cheval volant qui...

- Je veux une histoire de sirène, papy, mais une histoire nouvelle et qui finit bien !

Je rassemble mes esprits et mon regard se perd dans l'immensité de la mer qui nous fait face. J'entends le bruit du ressac, des vagues qui giflent les rochers sous les applaudissements des cigales. L'été bat son plein et ma petite fille, déjà bien installée sur une souche de pin, attend sagement les premiers mots de son histoire.

Cela s'est passé il y a bien longtemps, ici, au Pradet. Tu vois, le mas abandonné derrière le village que toi et ton frère vous appelez la maison hantée ? Autrefois, avant les téléphones, avant les voitures, avant la télévision, c'était la maison de Raymond, le boulanger et de sa femme Marguerite. La nuit, Raymond cuisait le pain et le matin, Marguerite le vendait à la boulangerie. Ils étaient heureux tous les deux, car ils s'aimaient beaucoup. Quelque chose pourtant venait ternir leur bonheur : ils n'avaient pas d'enfant. Marguerite priait souvent dans une petite chapelle près de la plage pour qu'il lui soit donné un jour de devenir maman. Mais les années passaient, elle attendait toujours.

Un jour où elle se promenait en bord de la mer, elle entendit une voix murmurer dans les rochers, mais elle avait beau regarder partout, elle ne voyait personne. La voix disait « Ondine ! Ondine ! Rejoins-nous ! ». Effrayée, elle choisit de s'enfuir et courut se réfugier dans sa maison. Mais pendant la semaine qui suivit, elle ne put s'empêcher d'y penser et finit par en parler à Raymond qui trouva cela bien extraordinaire, mais voulut la rassurer. Il lui proposa d'y retourner, mais cette fois-ci il l'accompagnerait après la fermeture de la boulangerie et on verrait bien si ces rochers allaient encore parler ! Le dimanche suivant, ils revinrent ensemble sur les lieux et bientôt les voix se firent entendre à nouveau.

- Raymond ! Raymond ! Rends-nous notre Ondine !
- Ce n'est pas votre Ondine ! C'est Marguerite, ma chère et tendre épouse et vous allez la laisser tranquille !
- Nous savons que vous vous aimez, c'est pour cela que nous ne vous avons pas parlé plus tôt. Ces années de bonheur à deux, nous voulions que vous en profitiez le plus longtemps possible. Mais aujourd'hui le temps presse, une maladie est déjà là qui emportera votre Marguerite si elle ne nous ne rejoint pas, car elle aussi est une sirène, née sur la terre par accident. En tant que femme elle ne peut survivre longtemps à la maladie, mais en tant que sirène elle vivra encore cent ans.

Raymond et Marguerite quittèrent les lieux troublés mais décidés de ne pas se laisser influencer. Non, rien ni personne ne pourraient les séparer, car l'amour est plus fort que tout.

Mais dans les semaines qui suivirent, Marguerite tomba malade. Elle n'avait plus de forces. Elle maigrissait et toussait de plus en plus. Comme le docteur du village ne pouvait pas la soigner, Raymond fit venir de Marseille un grand spécialiste. Il ausculta Marguerite et son diagnostic fut terrible. La jeune femme souffrait d'une phthisie galopante, une forme de tuberculose très grave et elle n'avait plus que quelques jours à vivre. À l'époque, les antibiotiques n'existaient pas et la tuberculose se soignait très mal. Beaucoup de gens mourraient.

Raymond prit congé du médecin et sécha ses larmes avant de rejoindre sa bien-aimée. Il ne voulait pas ajouter à sa peine en lui montrant son propre chagrin. Mais elle lui parla avec douceur.

- Ne t'en fais pas mon chéri, ne me dis rien, je sais que je suis en train de mourir, mais j'ai eu une belle vie à tes côtés. Je ne regrette rien de ces belles années.
- Je ne veux pas que tu meures... Si seulement les voix des rochers...
- Amène-moi là-bas. Je crois que les voix disaient vrai.

Et Marguerite souleva sa longue jupe et découvrit sous les yeux de son mari effaré la peau de ses jambes couverte d'écailles. Elle souleva ses longs cheveux et exposa sa nuque. Derrière son coup et jusqu'aux oreilles, de longues entailles apparaissaient, comme des branchies en gestation.

- Je suis en train de me transformer et ma peau est si sèche que seul le contact de l'eau me soulage. Amène-moi là-bas, nous n'avons plus rien à perdre et il nous reste si peu de temps.

Raymond prit Marguerite dans ses bras et descendit avec elle jusqu'à la plage. La nuit était tombée et les rochers apparaissaient comme des

ombres au milieu d'une étendue d'eau noire. Le couple s'assit sur le sable et attendit que quelque chose se passe. L'air était tiède et les étoiles brillaient dans le silence.

Au bout d'une heure, les voix se firent entendre. « Ondine, Ondine, tu es venue. Rejoins-nous vite dans l'eau ! ». À quelques mètres du bord, ils virent des silhouettes s'approcher. La lune cachée par des nuages se montra tout à coup et les sirènes se dévoilèrent à sa lueur. Elles étaient trois. Leur peau était grisée et luisante comme celle de dauphins. Elles avaient de grands yeux perçants à l'image de ceux des cétacés. Le bas de leur corps était celui de mammifères marins et finissait en nageoire caudale. Le haut de leur corps était à mi-chemin entre celui d'un jeune phoque et d'une femme, car elles avaient des bras munis de mains palmées. Le sommet de leur crâne était muni de longs cheveux mouillés en bataille.

Marguerite voulut se déshabiller, mais elle était trop faible. Son mari l'aida à se défaire des lourds et nombreux vêtements qui emprisonnaient le corps des femmes à cette époque. Puis, il entra dans l'eau tout habillé, jusqu'à la poitrine, avec Marguerite nue dans ses bras. Le contact de la mer eut un effet miraculeux sur la jeune femme qui plongea la tête sous l'eau pour utiliser pour la première fois ses branchies toutes neuves. Elle reprit immédiatement des forces et se mit à nager autour de son bien-aimé. Puis elle revint vers lui et lui souffla à l'oreille : « Merci, je ne t'oublierai jamais, tu es mon amour pour toujours ». Elle s'éloigna à nouveau en direction des trois sirènes qui étaient restées à distance, se retourna une dernière fois pour envoyer de la main un dernier baiser au bien-aimé ; puis, elle disparut dans une eau noire pailletée par le reflet des étoiles.

On raconte qu'au début du siècle dernier, un vieux monsieur venait encore, aux beaux jours, passer la nuit à la plage Sainte-Marguerite. Les villageois disaient qu'il était un peu fou et qu'il parlait aux poissons. D'autres disaient que partout où il allait en bord de mer, des dauphins venaient le saluer.

Moi je crois que ce vieux monsieur était Raymond qui aura gardé toute sa vie le contact avec son Ondine. Et toi ma petite Lilounette, qu'en penses-tu ?

- J'en pense que tu es un grand romantique mon papy !

2° Prix
Marie-Odile CORSETTI
CDBA Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Récit et nouvelle

Élise

Ils n'auraient pas dû manger des champignons. Tout le monde le sait, les champignons, c'est traître, insidieux, sournois. Ils étaient pourtant si jolis quand ils les ont ramassés dans la forêt et une savoureuse omelette aux champignons, qui y résisterait ? Et voilà, c'est fait. Ils les ont mangés. Ils dorment. Non, ils ne dorment pas, ils plongent dans un coma qui va devenir irréversible. Une course contre la montre est lancée. Si personne ne fait rien, dans 12 heures, ils ne s'en sortiront plus. Ils ont dîné à 21 heures. Ce matin, il reste deux heures pour les sauver...

Winnie the Pooh escalada la chaise et monta sur la table. Le pot de miel était en plein milieu. Il s'approcha et glissait la patte à l'intérieur quand Porcinet se mit à pleurer...

Élise se retourna. Porcinet pleurait toujours. Un rayon de lumière perçait au travers de la fenêtre. Elle était dans son lit. Winnie avait disparu, mais Porcinet pleurait.

Elle se frotta les yeux, empoigna son doudou et se mit à descendre de son lit en se retournant comme on le lui avait appris. Elle marcha à tâtons vers les pleurs qui venaient de l'autre chambre. Son petit frère s'était réveillé. Ce n'était pas Porcinet qui pleurait, mais elle n'y faisait plus attention. Son rêve se dissipait.

Le petit avait en se retournant perdu sa totoche. Elle glissa sa main entre deux barreaux, allongea le bras et s'en saisit. Elle la lui fourra dans la bouche en disant « Teti, teti, petit frère ».

Avec la tétine dans la bouche, le réflexe de succion s'enclencha. Il se mit à suçoter et se calma aussitôt.

Élise sortit, avec le sentiment du devoir accompli. Elle ne savait pas quelle heure il était, mais la lumière était plus vive qu'habituellement. Elle avait un peu faim. Le petit sûrement, aussi, c'est pour cela qu'il pleurait, mais Élise ne le savait pas.

Maman n'était pas encore levée. Était-ce normal ? Elle se rendit dans la chambre de ses parents. La porte était ouverte. Les parents dans le lit, assoupis. Elle tira maman par le bras, mais comme elle ne réagissait pas, elle contourna le lit pour attraper la main de papa. Il ne bougea pas non plus.

Élise n'avait jamais été confrontée à une telle situation. Maman et papa dormaient. Ça ne semblait pas normal. Mais ils dormaient. Ils se levaient pourtant d'habitude quand elle venait auprès d'eux. Elle allait devoir assumer toute seule. Elle pensa à téléphoner. C'est si simple, le téléphone. Elle s'empara du portable de son père sur la table de nuit. Elle tapa sur quelques touches comme elle l'avait vu faire. Et elle mit l'appareil à l'oreille en disant « allô, allô ». Elle n'entendit qu'une sonnerie. C'était agaçant quand même ! Les autres fois, ça marchait bien. Elle redit « Allô, allô », puis reposa l'appareil. Le téléphone devait être cassé ou bien il fallait mettre des nouvelles piles.

Elle se rendit à la cuisine. Elle ne savait pas ouvrir le réfrigérateur. Elle avisa un morceau de pain qu'elle commença à grignoter. Elle remarqua un biberon séchant. C'était une bonne idée de faire un biberon pour le petit frère. Elle tira le tabouret, l'escalada pour attraper une bouteille. Elle remplit le biberon, puis comme elle l'avait vu si souvent faire, elle prit avec la dosette du lait en poudre qu'elle versa dans le biberon. Combien de doses ? Elle en mit trois, quatre. Elle vissa la tétine et secoua le biberon pour bien mélanger. L'eau était froide et la poudre ne se diluait pas. Elle tenta de boire, mais la poudre coagulée ne permettait pas la tétée. Elle ragea. Ce matin, rien n'allait.

Elle rentra à nouveau dans la chambre de Papa et Maman. Elle appela, elle tira les vêtements, les bras, les jambes. La respiration était très hachée, la température brûlante, mais Élise n'en savait rien. Tout ce qu'elle savait c'est que quelque chose d'anormal se passait. Le petit frère avait recommencé à pleurer. Elle se mit à pleurer aussi en suçant son pouce et en se berçant. Cela la calma. Elle prit une grande décision. Elle allait sortir et prévenir quelqu'un. Elle passa dans la chambre du bébé et le prévint : « Petit frère, il y a un problème avec Papa et Maman, nous allons sortir et prévenir des gens ». Bizarrement, il s'arrêta de pleurer.

Elle s'habilla rapidement. Que mettre ce matin ? Elle passa en revue ses vêtements. « Ze vais mettre ma chemise avec des manches bouffantes et ma zupe roze ». Ce n'est pas rien pour une petite fille de deux ans et demi de dire « Chemise avec des manches bouffantes » ! Mais Élise n'est pas n'importe qui. Donc, la chemise aux manches bouffantes, un collant, une jupe, deux chaussons. Puis elle alla dans la chambre de son frère pour le sortir de son lit. Raphael était un gros bébé de six mois. Il pesait plus de neuf kilos. Élise grimpa dans le lit à ses côtés et l'empoigna pour tenter de le soulever. Elle se rendit vite compte qu'elle ne pourrait jamais le porter. Tout ce qu'elle pouvait faire s'était de le redresser légèrement. Elle se souvint que la barrière sur le

côté du lit pouvait se baisser. Elle l'avait déjà vu. On baissait la poignée de gauche, puis de droite. Elle se mit debout dans le lit et tritura la manette. Elle s'énerva, elle s'appuya de toutes ses forces sur la barrière en serrant la manette. Après quelques tâtonnements, le côté lâcha brusquement, manquant de la faire tomber.

La route était dégagée, elle fit glisser Raphael comme sur un pan incliné et le suivit à quatre pattes. Il fallait maintenant l'amener jusqu'à la porte. Elle le traîna sur le parquet. Elle eut de la chance, le pyjama glissait bien sur le sol. Elle retourna dans la chambre. Il fallait préparer un baluchon. Le sac à dos Dora l'exploratrice, un doudou, un biberon d'eau. Elle hésita devant le sac, la peluche Oui-Oui, Winnie, Une poupée, Hello Kitty. Le choix était difficile. Elle ne pouvait en prendre qu'une. Comment trouver la bonne ? Elle reprit son doudou et se mit à sucer son pouce. Pas Winnie, tout ce à quoi il pense c'est à manger du miel. Une poupée, c'est tentant, mais elle devait déjà se charger de son petit frère. Il n'y avait qu'une place dans la poussette. Hello Kitty était tentante, mais trop récente, pas assez familière. Elle opta finalement pour Oui-Oui, car il savait se sortir de situations difficiles avec Potiron et son auto. Elle avait faim et rajouta le morceau de pain. Le petit frère avait recommencé à pleurer. Elle lui expliqua qu'ils allaient sortir. Il ne se calma pas. Elle prépara la poussette. Elle ne savait pas comment lui faire descendre les marches de l'entrée. Elle pesa de tout son poids sur la poignée qui s'abaissa. La porte s'ouvrit.

Le courant d'air froid la surprit. Elle fut saisie et se rappela qu'il fallait qu'elle mette un manteau et qu'elle en mette également un à Raphael. La tâche fut complexe. Mais elle arriva à passer les bras dans les manches et à boutonner le devant. Elle enfila sa veste.

Elle entreprit de descendre la poussette. Elle glissa le long de quelques marches et la poussette dévala jusqu'en bas. Elle s'était fait mal et se mit à pleurer. Elle s'assit sur une marche, sortit du sac le doudou et se balançait lentement sur la marche. Elle s'arrêta en entendant les pleurs redoubler. Raphael, elle l'avait oublié.

Elle remonta jusqu'à l'appartement. Comment faire descendre l'escalier à ce gros patapouf de Raphael. Elle le tira jusqu'au premier rebord ; puis avec beaucoup de tendresse, elle le prit sur les genoux et elle descendit une marche sur les fesses. Elle respira, entama la seconde, la troisième. Elle l'enlaçait au niveau de la taille pour le serrer et doucement glissait sur la marche inférieure. À un moment, Raphael glissa et Élise n'arriva pas à le retenir. Fort heureusement, elle était presque arrivée en bas. Raphael pleurait beaucoup et Élise se mit

aussi à pleurer. On ne se rend pas compte parfois comme la vie est difficile.

Elle s'aperçut au bout d'un moment qu'elle était arrivée en bas de l'escalier avec Raphael et la poussette. Elle se releva et tenta de hisser Raphael dessus. La poussette roulait et se dérobait. Au bout de plusieurs tentatives, la poussette se bloqua sur la marche et Élise réussit à asseoir Raphael sur le siège.

Enfin ! La délivrance est proche. Elle remet son sac à dos. Elle sort avec la poussette. Le vent est froid et violent. Malgré le manteau, Élise sent le froid la transpercer. Elle ne sait pas où aller, mais sait confusément qu'il faut qu'elle reste devant l'entrée. Alors, elle fait avancer et reculer la poussette en guettant.

Il fait si froid. Elle cherche quelqu'un. Elle ne pense pas aux dangers de la rue, se faire écraser, se faire bousculer, se faire enlever.

Une passante pressée passe près d'elle sans la remarquer. Une petite fille de deux ans et demi, ça mesure à peine 90 cm. Elle tient une poussette avec un bébé dedans. Sûrement les parents ne sont pas loin. Elle tente d'aborder les gens en disant « Papa, maman ». Les gens ne remarquent pas. Il fait froid. Elle pleure. Elle rage.

Tout en pleurant, Élise se met en travers du passage d'un monsieur affairé et agite les bras. Et elle crie « Messieurs, Papa, Maman, ils font dodo. » Elle saute pour se faire remarquer.

Le passant s'accroupit près de la petite fille. Il cherche les parents du regard. Il est pressé, il n'a pas très envie de perdre du temps. En plus, il fait très froid. La petite pleure, il ne comprend pas ce qu'elle dit. L'enfant dans la poussette pleure aussi. L'homme est en retard. Il n'a pas beaucoup de temps. Il sort son téléphone portable. Il va appeler la police. Il remarque la tenue mal fagotée. La façon dont le bébé dans la poussette est habillée. Il se dit : « Ces SDF, ils ne savent plus quoi inventer pour mendier. Maintenant, ils mettent les bébés sur le trottoir. Il faut que les services sociaux interviennent ». Il a composé le 117 et il attend qu'on décroche. Il regarde encore la petite fille avec le visage plein de larmes. Et il croise les yeux qui le regardent fermement sans ciller. Il comprend brusquement qu'il se passe quelque chose de tout à fait anormal et de grave. Il ferme le téléphone. Il questionne avec beaucoup de douceur. Il prête attention au flot discontinu, haché de sanglots et de paroles. Il suit le doigt qui indique, voit les fenêtres fermées. Il prend la petite par la main, pousse la poussette et rentre

dans l'immeuble. Il fait asseoir la fillette sur la dernière marche, lui demande de surveiller le bébé. Il gravit les marches avec l'intention de secouer les cloches à ces parents irresponsables. Il pousse la porte entrouverte. Il s'aventure dans l'appartement. Il aperçoit dans la chambre le couple inconscient. Il réagit rapidement et appelle les secours. Son rendez-vous attendra ! Pendant ce temps, assis sur la marche, Élise a ressorti son doudou et suce son pouce en berçant la poussette, tour à tour inquiète et confiante. Elle a très peur en entendant la sirène des pompiers et encore plus en voyant débarquer ces géants de toutes les couleurs. Elle se fait toute petite. Personne ne fait plus attention à elle ou à son petit frère. Ça crie, ça s'agite, ça galope dans les escaliers. Ce n'est que quand elle voit passer sa maman sur une civière qu'elle se lève en s'approchant. Le passant redescend à ce moment-là avec le capitaine des pompiers et il la montre en expliquant ce qu'elle a fait.

De grands bras la soulèvent. D'autres bras s'occupent du petit frère. Élise réclame « Maman, Maman ». Un gigantesque pompier la rassure : « On s'occupe de ta maman, c'était limite, mais maintenant tout va bien. Tu as sauvé ton papa et ta maman. » Pendant que l'ambulance emporte les corps inconscients, Élise et le petit frère sont pris en charge dans les véhicules des pompiers. La petite fille est redevenue le moulin à paroles qu'elle est habituellement et parle avec tout son entourage. La contagion fait zozoter tout le monde. Arrivés dans la caserne et pris en main par les secouristes, les deux enfants boivent enfin un bon biberon. Élise passe de main en main. Chacun veut être pris en photo avec elle. Le journaliste local qui trainait par-là a en main un bon article et mitraille à tout va. C'est la nouvelle mascotte de la caserne.

Une femme en uniforme lui rapporte son sac à dos. « C'est à toi, ce sac ? » Elle en analyse le contenu en le sortant. Élise s'écrit « Mon Oui-Oui » devant la peluche et l'agrippe en la serrant très fort dans ses bras.

C'était vraiment un très bon choix !

1^{er} Prix
Pierre BURNET
CSLG Beynes
Ligue Île-de-France

Une héroïne ordinaire

La table toujours mise, les verres remplis, le sourire sur le visage, le ménage fait, les habits lavés et repassés et la petite femme toujours prête pour tout...

La prouesse chaque jour renouvelée que les enfants partent à l'école, devoirs faits et leçons sues, habillés de vêtements propres, le goûter dans le sac et n'ayant rien oublié, ni le maillot pour la piscine ou les vêtements pour le sport, avec sur le dos le manteau s'il fait froid, le K-way s'il fait pluie, le bonnet, les gants...

Les amis amusés, pieds sous la table, glaçons dans le verre, mets raffinés dans la bouche, bien attablés autour de la table ou affalés sur fauteuils et canapés, riant aux propos de l'homme, flagornant, courtisant, ce qu'il est drôle quand même, et lui, trônant, orgueilleux pacha, sûr de son pouvoir de séduction (de possession) sur tout ce qui l'entoure...

Le visage maquillé, la tenue pimpante, le visage souriant, la parfaite épouse, agréable à arborer, panoplie de l'homme et participant à sa valorisation, surtout éviter les *mais pourquoi tu fais la gueule ?*, *t'as vu ta tronche ?*, *t'es fringuée comme un sac !*, *habille toi mieux qu'ça*, *y'a mes amis qui viennent...*

Les chicaneries de madame Michaud, la chef de service, son pointillisme, ses fourches caudines, les railleries des collègues ; mais pourquoi c'est toujours les plus gentils qui font le plus d'efforts et les aigries, les *mal dans leur peau*, les *mal baisées*, les *mal dans leur tête*, corps, quotidien, ragnagnas, aucun, oui pourquoi...

La sempiternelle réception de la belle-mère, véritable inspection de service où quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, on sent dans l'œil, dans le ton, dans l'attitude, le mépris de la femme âgée pour la plus jeune, le *je t'ai laissé mon fils, tu m'en seras redevable à vie*, le *j'en ai bavé en mon temps et ben, tu vas en baver dans le tien*, *y a pas d'raison, faut qu'y ait une justice tout de même...*

Le match de foot du soir, qui zappe la série américaine qu'on se faisait une joie de regarder, que ça fait une semaine qu'on en frétille, qu'on s'était dit : « Ce sera mon moment à moi », qu'on en a parlé tous les jours avec les collègues et que c'est mieux que *Sex and the City* ; *c'est con quand même qu'on ait qu'une télé et même pas le replay, mais non, mon chéri, ça ne me dérange pas du tout, moi aussi, je suis PSG, attends, je t'apporte ta bière...*

Ce mal au ventre qui te prend tous les mois, que c'est normal, même plutôt bien, mais que putain, ça fait mal et regarde, comme je suis

grosse et moche, je m'dégoute, j'ai juste envie de pleurer, et d'voir personne, personne...

La gestion du temps avec les courses de la semaine, le ménage de la maison, gymkhana quotidien, hebdomadaire, accompli pourtant avec une régularité de métronome sans que personne dans l'entourage ne réalise la prouesse ; *mais non, tout est normal, non mon ange, je n'ai pas oublié ton Nutella, oui mon chéri, ton journal est sur ta table et ta bière au frais, tu veux que je te l'apporte...*

Le coup de fil matinal du banquier, que ton compte a rougi et qu'il faut pourtant manger, s'habiller, partir en vacances, et que pas la peine de compter sur le mec dont le compte est à sec le 10 du mois, mais comment il fait, et que bien que ce soit lui qui paye les courses, tu dois lui donner les sous pour et l'argent de poche...

La douche que tu as hésité à prendre avant de te coucher ; tu te sens sale et tu as chaud, mais que ça va lui donner des idées et pourtant tu l'entends quand même la douche couler, et tu sais que passer sous la douche avant de se coucher, c'est *passer à la casserole*, et que ce soir, tu n'as vraiment, mais vraiment pas envie et que tu peux pas refaire tout le temps le coup du mal de tête, tu l'as déjà fait hier...

Les pleurs du petit, la nuit et que c'est à toi de te lever, et que tu comprends pas pourquoi, *moi aussi, je bosse, merde*, et que tu vas passer ta nuit à le bercer après avoir changé les draps à cause du vomi, relavé, rechangé et que *tout va bien aller, mon ange, mon cœur, mon amour, dors, tout va bien, je t'aime...*

Le chemin du matin quand il y a un rayon de soleil et un petit vent frais, et que tu te dis, *aujourd'hui, je n'ai pas envie d'aller travailler...*

Le printemps qui pointe son nez, que pour la première fois de l'année, tu es sortie sans collants, que c'est frais et rigolo, mais que ça fait un peu froid quand même...

La petite robe légère que tu t'es enfin décidé à mettre et qu'un homme t'a sifflée et que ça t'a à la fois flattée et à la fois énervée...

Le ménage du samedi et du dimanche, parce que bizarrement, la maison ne s'est pas lavée toute seule pendant la semaine, mais que va-t'en savoir pourquoi, les autres ont tous quelque chose à faire ; c'est vrai que tu prends ton pied à passer aspirateur, serpillère et que ton bonheur ultime, c'est faire les carreaux...

La main anonyme dans le métro, le bus, le tram qui est venue te palper les fesses, les seins et que, au lieu de flanquer une baffé, tu as baissé la tête de honte, comme si c'était toi qui étais en faute...

Le cheveu blanc de plus un matin, et que de profil, même en relevant les bras, il te semble que le sein tombe un peu plus ; et cette peau, là sous le bras, sous la cuisse, sur le ventre, sous le ventre, là ici, les matins où ton corps se met à déborder et que la balance n'est vraiment pas, mais vraiment pas ton amie...

La grasse mat' du dimanche matin que tu as envie de faire, mais que l'autre ronfle et que les enfants appellent, mais que promis, dimanche prochain...

Ces promesses que tu te fais, sans trop y croire, mais pour négocier avec toi, demain, je prends du temps pour moi, je m'inscris à la zumba et puis, des week-ends avec les copines, des sorties entre filles, des cinés, des dancings, non j'rigole, demain, promis...

Ces jours, ces jours, ces jours où tu tiens tu ne sais pas comment, ces jours où rien ne va et où tu vas pourtant tout tenir à bout de bras, équilibriste de cirque, mais que t'as qu'une envie, claquer la porte, partir, les laisser tous dans leur merde, bien sûr, y a les enfants ; mais là vraiment, j'en peux plus, et j'me déteste quand je pleure comme ça...

Et puis...

Les yeux d'un homme, la musique d'un *je t'aime* dans tes oreilles, des mains sur ta peau qui font frissonner, la fierté d'un poème anonné à la va vite un dimanche midi, ton enfant qui court vers un autre enfant, une sieste volée un après déjeuner d'été, une musique qui te fait venir les larmes aux yeux, une amie retrouvée, un anniversaire où se mêle la joie et la nostalgie, et puis la vie...

La vie, ces instants fugaces d'un bonheur vite évaporé, le fardeau à peine posé et déjà réassumé, la réalité s'impose et tu dois repartir, alors à la fin, tu ne sais même plus si c'est la lâcheté ou le courage qui te fait tenir, tu penches pour le courage, mais t'es pas sûre...

1^{er} Prix

Pierre BURNET
CSLG Beynes
Ligue Île-de-France

La nuit des temps

« Bim ! Bim 23.42.57 ! »

À l'appel, le jeune homme se retourna.

« Aba 3.29.36 ! (la souche mère des Aba était plus récente que celle des Bim) Tu ne devrais pas courir comme ça. Tu vas mettre des heures à reprendre ta respiration.

- J'étais tellement impatiente, Bim 23.42.57, c'est pour aujourd'hui ? ». La jeune femme qui haletait en s'efforçant de retrouver son souffle, le regarda avec des petits yeux porcins (bien qu'il n'y eût plus aucun porc depuis des temps immémoriaux). Les deux jeunes gens faisaient partie du même groupe-cellule.

« Je descends au niveau N25 rejoindre les responsables et on attaque l'ouverture.

- Est ce que je peux venir avec vous, Bim 23.42.57 ? Est-ce que je peux venir ?

- Tu sais bien que non, Aba 3.29.36 ; mais si tu veux, tu pourras nous attendre dehors, comme ça, tu seras la première à savoir. »

La jeune femme poussa un grognement de bonheur. De la douzaine de membres que comportaient leur groupe-cellule, Bim et Aba étaient certainement les plus proches.

Les deux jeunes gens venaient d'arriver au descendeur. Après avoir inséré sa carte vie et appuyé sur les touches N, 2 et 5, Bim se rapprocha d'Aba.

« Tu as déjà terminé ton temps de travail ?

- Je n'avais que trois heures à faire aujourd'hui ! ». Les groupes-cellules devaient 36 heures par jour à l'organisation. Que ces 36 heures ne soient effectuées que par 4 personnes, soit 9 heures de travail par travailleur ou par la totalité des 12 avec 3 heures chacun, importait peu. Pour être crédité, il fallait qu'elles soient faites.

« Dis-moi, je ne suis jamais descendu au N25. Depuis quand ce niveau est ouvert ?

- On l'a commencé il y a trois mois, mais on avance vite.

- Et c'est là que vous avez trouvé...

- Et c'est là que j'ai trouvé ! »

Bim 23.42.57 faisait partie de l'équipe pionnière de géologie. Lors de la catastrophe nucléaire du 23^e siècle, la surface de la terre avait été ravagée par une tornade de feu qui s'était amplifiée au fur et à mesure que le chapelet de bombes atomiques s'activait. Un certain nombre d'êtres humains avait eu le temps de se soustraire au déluge en trouvant refuge dans les profondeurs terrestres. À la surface, la température avait atteint plusieurs milliers de degrés et sur une

centaine de mètres d'épaisseur, l'écorce terrestre était une croûte dure, aride, et déserte.

La vie s'était reconstruite en dessous à partir d'un certain niveau de civilisation. La procréation embryonnaire qui n'était plus soumise aux aléas des grossesses et des contraceptions avait permis un contrôle parfait des naissances et de la population.

Quelques mutations génétiques étaient intervenues pour faciliter l'accoutumance à ce nouveau milieu naturel : les hommes et les femmes étaient plus petits, les pupilles emplissaient la totalité de l'œil dont on ne voyait plus le blanc. La peau avait bien sûr pris une coloration de lait et comme ils ne faisaient pratiquement plus d'exercice, ils s'essouffaient immédiatement au moindre effort.

L'unité sociologique n'était plus la famille, car les concepts de père et mère ne signifiaient plus rien, mais le groupe-cellule. Celui réunissait comme nous l'avons vu pour Bim et Aba environ 12 membres et constituait le noyau du fonctionnement social de ces démocraties.

De toutes les professions qui étaient apparues, le corps des géologues était le plus prestigieux et celui des pionniers, le plus envié.

Comme on ne pouvait se développer que vers le bas, à chaque fois qu'on saturait, on chargeait ce corps d'élite d'explorer une nouvelle strate. C'est au hasard de l'ouverture du niveau N25, que l'un des pionniers, notre Bim 23.42.67 avait décelé une masse compacte, dure, géométrique qui était indubitablement de conception humaine. Au niveau N25 ! À une profondeur telle qu'on ne pensait pas qu'elle ait pu être atteinte par les êtres humains d'avant et à fortiori d'après ! De minutieux travaux de déblaiement mirent à jour un cube massif quoique légèrement rectangulaire. Et aujourd'hui, devant l'équipe des pionniers au grand complet, avec les responsables des sections géologie et archéologie, on allait percer ce cube et mettre à jour le premier vestige des anciennes civilisations.

Rien en effet n'avait survécu à la catastrophe, aucune ruine, ni la moindre trace d'une quelconque construction, ni le plus petit ossement ou fossile. Rien !

L'excitation qui avait gagné Bim et Aba était donc tout à fait compréhensible. Il s'agissait ni plus, ni moins, pour cette civilisation de rencontrer pour la première fois depuis des siècles les premières traces tangibles de son passé.

Arrivé au Niveau N25, Bim s'aperçut qu'il était parmi les premiers et il lui fallut attendre encore une bonne heure avant que n'arrive le grand pionnier.

« Alors, Bim 23.42.67, c'est le grand jour, pas trop ému ?

- Si, quand même, Chef Sto 56.87.21 » répondit Bim, toujours un peu fayot qui donnait au chef son titre hiérarchique complet.

« Vous pouvez, Bim 23.42.67, vous pouvez. La présidente du monde, la vénérable Aba 58.41 assistera à l'ouverture avec le présidium au grand complet.

- La présidente, le présidium..., bafouilla Bim, je ne l'ai jamais rencontré avant.

- À tout seigneur, tout honneur, mon bon Bim 23.42.67. Tout le corps des pionniers est honoré aujourd'hui grâce à votre perspicacité et la présidente a tenu à vous féliciter personnellement.

- Aba 3.29.36, Aba 3.29.36 » appela Bim d'une voix assourdie. Je ne sais pas si vous connaissez ma sœur-cellule, Chef Sto 56.87.21, c'est une Aba, comme notre présidente, se rengorgea Bim.

- Très honoré, très honoré.

- Aba 3.29.36, reprit Bim, la présidente va venir. Il faudrait que tu ailles chercher tout le groupe cellule, elle va me féliciter.

- La prés..., pas la présidente Aba 58.41, quand même ?

- Si, si, la vénérable Aba 58.41, en personne avec tout le présidium.

- Il n'en est pas question, Bim 23.42.67. Il n'en est pas question. Si la présidente va venir, moi, je ne bouge pas. Avec ma déveine, il suffirait que je tourne le dos pour que je la rate. Tu te rends compte que c'est une Aba comme moi et que je n'aurai plus aucune chance de la revoir une autre fois. Je veux bien passer un texto au reste du groupe cellule, mais de toute façon, si la présidente et le présidium doivent venir, ça m'étonnerait qu'on les laisse passer. Ils vont boucler le niveau et personne ne va pouvoir descendre. »

La remarque d'Aba était empreinte de bon sens et bien qu'elle ait réussi à passer un message au groupe cellule, aucun autre membre de ce nucléus ne put arriver pour la cérémonie d'ouverture.

Avec l'arrivée de la vénérable Aba 58.41 et de la totalité du présidium, le niveau N25 fut complètement quadrillé par les forces spéciales et si on toléra la petite Aba 3.29.36, c'est sous la protection expresse du chef Sto 56.87.21.

« Alors, Chef Sto 56.87.21, vos pionniers ont encore brillé ». La vénérable Aba 58.41 s'exprimait avec une petite voix douce de grand-mère âgée.

Après avoir félicité le Chef, l'ensemble des pionniers et Bim 23.42.67 dont le teint était devenu cramoisi, c'est-à-dire avait viré au rose pâle, la vénérable asséna à toute l'assistance un de ces discours dont elle avait le secret. Pêle-mêle, elle reprit les références transmises de bouche à oreille sur l'histoire du monde et sensibilisa l'auditoire sur l'importance majeure de cette fabuleuse découverte. Elle passa la parole au chef Ghu 45.76.32, le grand archéologue qui énonça les diverses hypothèses auxquelles son groupe était arrivé.

« Vénérable, mesdames et messieurs les Présidio, Chefs, le monument

que nous avons sous les yeux est le plus ancien vestige qu'il nous ait été donné d'observer. C'est d'ailleurs le seul. Aucun être humain n'avait jamais franchi la distance des 100 mètres du no man's land de la couche terrestre. Retrouver au niveau N25 une construction humaine, cela signifie qu'il n'y avait rien de plus important pour l'espèce humaine. Ce que contient ce cube représente à coup sûr le patrimoine le plus précieux de l'humanité. Je pense personnellement à un temple à la divinité suprême, mais certains d'entre nous optent pour un tombeau.

- Merci, conclut la vénérable en donnant le signal tant attendu. Chef Sto 56.87.21, c'est à vos pionniers qu'échoit l'honneur d'ouvrir ce... cette... cette sépulture inviolée d'un passé regretté. »

Les pionniers avaient décelé sur le dessus du cube une sorte de trou circulaire, sur lequel une dalle avait été scellée. Il fut malgré tout décidé d'ouvrir une autre ouverture sur le côté, essentiellement pour un aspect pratique. Les marteaux piqueurs au laser firent un travail rapide et propre : de nos jours, on perce comme on tire un trait de crayon. Et le moment tant attendu arriva : l'ouverture étant tracée, on appliqua, sous la conduite du chef Sto 56.87.21 qui tirait très proprement la couverture à lui, des ventouses sur le morceau à détacher de la paroi et avec un « phlof » celui-ci dégagait un espace en forme de porte, laissant une assistance anxieuse et avide d'entrer.

La vénérable reprit la parole : « Le moment que nous vivons est le plus important pour l'humanité depuis plus de mille ans. Nous allons enfin savoir... Que chacun d'entre vous mesure l'insigne honneur qui lui est fait d'assister à cette rencontre. Chef Ghu 45.76.32, vous entrez maintenant en lice. »

Avec un cérémonial un peu pompeux et qu'il aurait pu simplifier, le chef Ghu se munit d'une sorte de lampe torche et pénétra avec ses responsables à travers la porte qui venait d'être percée.

Un long moment d'attente difficilement soutenable pour toute l'assistance s'écoula et enfin le chef Ghu ressortit plus livide que livide : « C'est un tombeau, c'est le tombeau d'un Dieu ! Seulement pour un Dieu, des hommes ont pu réaliser l'exploit d'atteindre ce niveau et de construire ce monument. Nous avons vu au centre de cette tombe un coffre secret qui contient les ossements de ce Dieu.

- Expliquez-vous chef Ghu 45.76.32, montrez-nous ce coffre.

- Mes archéologues sont en train de l'examiner, puis ils le sortiront et nous l'ouvrirons devant vous ».

Après quelques instants, les archéologues, comme s'ils portaient une châsse sacrée, sortirent avec une sorte de longue boîte verte sur laquelle on discernait encore des formules rituelles.

« Êtes-vous sûr, chef Ghu 45.76.32 qu'il n'y a aucun danger à ouvrir ce réceptacle ?

- Vénérable, je n'en sais rien, ce langage m'est inconnu. Cette civilisation a au moins disparu depuis mille huit cents ans. Quel danger pourrait-il subsister après un temps si long ?

- En tout cas, vous avez raison ; ceci contient bien des ossements, ce dessin très figuratif le prouve bien. Mais que peuvent vouloir dire ces caractères et quelle formidable incantation est-ce là ? »

En lettres bâton, entourant des dessins de crânes et de tibias croisés, on pouvait lire dans notre langage : « Danger, Plutonium radioactif, demi-vie : un million d'années, ne pas ouvrir avant l'an 1.585.000 »

Mais bien sûr, aucun des participants de cette scène ne connaissait ce langage et ne put déchiffrer ces caractères.

1^{er} Prix

Pierre BURNET

CSLG Beynes

Ligue Île-de-France

Quand les phares s'éteignent

O n leur a attribué le créneau de 7h30 à 7h45. Cela semble tellement expéditif, quinze minutes. Camille a supplié Florian dix fois, vingt fois peut-être de prévoir une marge immense sur le temps de trajet estimé. Bien sûr, il n'y aura pas de circulation à une heure pareille, un samedi, mais s'il y a un accident sur la route ? Une rue barrée ? Un camion renversé ? Et s'ils crèvent un pneu ?

Même le jour de leur mariage, il avait trouvé le moyen d'être en retard. Elle essaye d'imaginer ce qui se passera s'ils ne sont pas là à temps cette fois-ci, mais c'est impensable : c'est l'un de ces moments où l'on ne peut pas ne pas être présent.

Il n'y a aucun accident sur la route, aucune rue barrée, aucun camion renversé. N'ayant pas crevé en route, ils arrivent avec quarante-cinq minutes d'avance. Le gardien n'est pas encore arrivé. Il fait nuit, un vent glacial les saisit. Camille peine à marcher ; elle est sortie de la maternité et de son fauteuil roulant depuis trente-six heures seulement.

Ils ont repris cette même route, celle qu'ils empruntaient depuis des mois, parfois plusieurs fois par semaine. Ils ne trouvaient jamais une station de radio supportable et systématiquement, ils râlaient. Leurs petites habitudes s'étaient installées. Ainsi, ils trouvaient toujours de la place pour se garer dans cette allée en retrait. Mais ce matin, ils n'ont pas fait défiler les radios, ils ont subi tout ce qui passait. Même Obispo. Ils ne se sont pas garés dans l'allée, ils ont poursuivi jusqu'au virage. Le rendez-vous d'aujourd'hui n'est pas au service obstétrical mais dans le bâtiment juste derrière : le funérarium.

Pour ses filles, Camille a voulu mettre une robe, mais elle est frigorifiée. À mesure que ses parents, ses frères et leur compagne arrivent, ils superposent sur ses épaules qui une veste, qui un pull ou un foulard ; rien n'y fait : elle tremble et tremble encore, vacillant sur ses talons. Personne ne semble souffrir du froid aussi profondément qu'elle. Lorsque le gardien ouvre les portes, elle doit s'appuyer sur Florian pour marcher jusqu'à la salle verte.

Reposant ainsi, l'une contre l'autre dans leur cercueil, leurs deux petites puces, neuf cent dix grammes à elles deux, semblent plus minuscules encore que dans le couffin dans lequel on les avait disposées, ou « présentées », comme ils disent. Camille est mal à l'aise que les autres proches qui les ont rejoints les découvrent si petites. Ils ne vont pas comprendre. C'est comme si elles avaient moins

l'air de « vrais » bébés, comme si leurs obsèques étaient moins légitimes. *Tout ce cinéma pour pas grand-chose...* Lorsqu'on les avait posées contre son sein dans la salle d'accouchement, enveloppée chacune d'un linge, elles ne paraissaient pas si différentes de nouveau-nés quelconques.

Elle ne s'arrête pas à cela : le temps est compté. Dans moins de quinze minutes, les deux messieurs postés devant la porte viendront sceller le couvercle. Un bisou, un doudou... Qui a fixé à quinze minutes le temps suffisant, le temps nécessaire, le temps approprié, le temps normal, le temps juste pour dire adieu à son enfant ? Pour lui offrir tout ce qu'on a encore à lui offrir ?

Florian et elle ont eu un rire amer en épluchant certains devis des pompes funèbres : deux cercueils, soit deux fois quatre porteurs... Eh oui, deux de chaque côté... N'avaient-ils pas peur de se marcher sur les pieds ? Ne vaudrait-il pas mieux prévoir aussi deux corbillards, pour être sûr ? Léonie et Élisabeth étaient grandes comme une main, leur couffin commun gros comme une panier à pain. Ils ont eu la décence de les laisser côte à côte pour qu'un homme les porte seul. Elles ont tout de même un grand corbillard, on ne tient pas un convoi funèbre derrière une Fiat Panda. Habilleuses, maquilleuse, gardes du corps et maintenant limousine... Et nées coiffées, avec cela. On dit que cela porte bonheur... « Mes trésors, vous n'aurez peut-être pas mené *la grande vie*, mais vous aurez indéniablement été des dames du monde ! », pense la mamange. Elle est d'abord touchée par la délicatesse de chacun de ces gestes.

Lorsqu'il faut remonter dans la voiture, elle se met à trembler de nouveau. Son mari et elle ouvrent le cortège et elle est toujours oppressée par ce timing : quinze minutes pour faire le trajet maintenant, trente minutes pour la cérémonie... À 8h30, les deux petits corps partiront pour la crémation. « Ne débordez pas, car les suivants attendent. » Ils ont préparé la cérémonie dans la nuit. Est-ce trop long, est-ce trop court ? Ils n'en ont pas la moindre idée. Elle ne veut en retirer aucun mot, ce format imposé est absurde. « Pensez aux suivants, qui attendent. » Eh bien, qu'ils attendent, qu'ont-ils donc tant à faire après ? Juste après ? Eux-mêmes, que feront-ils, après ?

Elle éteint la radio. Ils suivent les deux phares rouges du corbillard et les lumières de tous les appareils de la salle d'hôpital lui reviennent à l'esprit... L'échange avec le médecin résonne dans sa tête. Elle était immobile sur la table d'accouchement depuis une semaine. Léonie était

déjà condamnée. On ne retardait sa naissance que pour tenter de maintenir Élisabeth à l'intérieur jusqu'au stade où elle aurait une chance de survivre. Pour les médecins, son enfant à la tête coincée n'était déjà plus qu'un « bouchon ».

- Est-ce que vous avez d'autres questions, madame ? Ou vous, monsieur ?

Après un long silence, elle avait finalement osé demander :

- Oui... si vous parvenez à différer le second accouchement d'une ou deux semaines pour sauver l'autre bébé, est-ce qu'on pourra reporter la cérémonie jusque-là, pour que je puisse assister aux funérailles de ma première fille ?

- Non.

Ce « non » était tombé comme un couperet. Elle n'en veut pas au médecin : il n'est pas de façon délicate d'annoncer une telle chose. Il n'y avait rien à ajouter, tout commentaire aurait été de trop.

Le cortège vient d'arriver devant le crématorium dans le minutage imparti, les deux phares qui les guidaient s'éteignent soudain. Elle se rend à la salle de cérémonie portée par une sorte de soulagement : leurs jumelles partent ensemble et elle peut les accompagner jusqu'au bout toutes les deux, comme il se doit. C'est l'un de ces moments où l'on ne peut pas ne pas être présent, c'eût été impensable. Quoi qu'il arrive, la mère est là. Elle est toujours là.

Ses jambes décharnées branlent dans des bottines devenues trop larges. On lui installe une chaise sur le côté, à trois pas de la chaire, dont elle veut d'abord régler le microphone. Pour lever un bras jusqu'à lui, elle retire les multiples épaisseurs de vêtements qui ne peuvent de toute façon rien contre le souffle glacial l'attaquant par l'intérieur. La mort est dans ses entrailles. L'officiante bondit vers Florian et elle. En leur serrant la main, elle jauge à leurs pages noircies la durée de leurs interventions et fait un commentaire dont le cerveau de Camille ne veut pas s'encombrer. Elle les laisse caler tous deux les temps musicaux, tandis qu'elle ordonne leurs fiches sur le pupitre puis va s'asseoir face au petit cercueil.

Chacun prend place sans un mot. La salle est immense et ne sent absolument rien : ni la mort, ni la bougie, ni le renfermé. Ce froid, ce blanc, ce silence la tranquillisent. Elle éprouve la même sensation de vide qu'au sommet d'une montagne enneigée ; elle voit loin, mais ne voit rien. À perte de vue : l'immensité immaculée. Elle se surprend à

penser : « Et si mes filles avaient compris ce qui allait se passer ? Si leurs âmes étaient en train d'abandonner le cercueil pour s'élever dans les airs ? » Son cerveau semble connecté avec elles. Portée par cette perspective, elle met toute la douceur qu'elle peut dans ses gestes et détend son visage, pour leur offrir encore autant de tendresse que possible et profiter jusqu'au bout de ce temps intime à passer « ensemble ».

En guise d'introduction, l'intervenante consomme plusieurs de leurs trente minutes de cérémonie pour un verbiage sans scrupule des plus ternes. Nul n'ignore pourquoi ils sont rassemblés ce jour, en ce lieu : chaque mot creux n'est autre qu'un vol.

- Rends-nous nos minutes, bécasse de bénitier ! Andouille de grenouille ! peste-t-elle malicieusement à chaque nouvelle phrase qu'elle entame, afin de distraire ses deux petits anges et les aider à endurer tout ce blabla.

Une partie de Camille seulement est avec elles. Au fond de son être, elle prend son mal en patience avec la même frustration refoulée que lorsque les sage-femmes lui ont pris ses bébés pour avoir le privilège de les vêtir et de consigner l'empreinte de leurs pieds sur une carte souvenir, tandis qu'elle restait immobilisée sur sa table d'accouchement, cherchant quoi faire de ses mains pour ne pas penser, se demandant si elles vivaient encore, de l'autre côté de la cloison.

- Les seuls gestes et soins qu'elles ont connus, elles ne les ont pas reçus de ma main. Même ça, on m'en a privé, pense-t-elle souvent.

Et voilà qu'on dirige aussi leur cérémonie à sa place. *Empiéter-impieété*, associe-t-elle machinalement dans sa tête. *Importune-opportune-inopportune*... Elle a déjà commencé une chaîne lorsque la bénévole daigne enfin leur céder la parole. Florian l'aide à se lever et accompagne ses pas, prêt à la rattraper. La main et la voix tremblantes contre le microphone, elle improvise une phrase en extra, faisant fi du chronomètre :

« Je voudrais d'abord profiter de ce moment pour redire à Florian combien je l'ai trouvé exemplaire et beau dans son rôle de père, et combien je l'aime. »

Elle entend dans son dos l'officiante tourner ses fiches pour chercher où elle en est. Elle se tient alors aussi droite que son corps le permet pour commencer à lire son tout petit concentré d'amour :

« Léonie, Élisabeth, mes filles : de cette aventure, nous avons choisi de ne garder que les bons moments... »

Le texte ne dure pas plus d'une minute, mais il contient l'essentiel : la promesse de ne jamais associer leur mémoire à la tristesse. La trace

qu'elles laissent sur leurs vies, c'est exclusivement l'amour. Chaque pensée pour elles ne sera que bonheur et tendresse.

Elle prend ensuite le temps de poser pour la première fois un regard sur l'assemblée. Il lui revient cette vieille astuce du supplice des spectacles de fin d'année scolaire : « Si vous avez le trac, ne regardez pas les gens, mais le fond de la salle. Chacun aura l'impression que vous le regardez lui. »

Ce faisant, elle croise presque accidentellement le regard de Céline, au centre. Alors elle voit autour d'elle ses autres amis les plus intimes, alignés sur les deux derniers rangs contre le mur. Deux ont fait le trajet depuis Londres. Poliment, ils ont laissé les sièges de devant pour la famille. Elle balaye ces premières rangées de gauche à droite, puis de droite à gauche, interdite devant tant de paires d'yeux étrangères. Qui sont ces inconnus venus pleurer la mort des bébés qui n'ont vécu qu'en elle ? Ce n'est pas la bonne salle. Pourtant, tout à fait sur la gauche se trouvent les parents de Florian, les siens, ses frères Raphaël et Alexandre, ainsi que ses belles-sœurs. Elle revérifie le cercueil. C'est bien le leur. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dix oncles, autant de tantes et une tribu de cousins avec qui elle a toujours partagé chaque événement familial : seule Coraline est là. Ils avaient fait le bon choix en la pressentant pour marraine. De parfaits inconnus se sont sentis plus concernés que sa famille par le sort de quatre de leurs membres. Pas un seul instant Camille n'aurait pensé qu'ils pourraient manquer l'unique occasion de croiser le chemin d'Élisa et Léonie. Qu'ils ne seraient pas là pour elle dans un tel moment. Pas même ceux dont elle se sentait la plus proche. Ce jour-là, elle ne perd pas que ses enfants, mais sa famille toute entière. Elle ne fait pas un trait que sur son futur, mais aussi sur son passé. Elle n'est personne. Le pilier « famille » s'est effondré. Elle cherche la main de Florian.

La cérémonie se poursuit. Ils sont les deux seuls à ne pas pleurer. Tandis qu'eux célèbrent l'existence qu'ont eu leurs filles, qu'ils ont eu tant d'émotion à rencontrer et qu'ils sont si fiers de présenter au monde, les autres pleurent leur mort. C'est presque profane de les réduire à cela. Le chant intermédiaire qu'ils ont choisi vient réitérer leur message. Puis, lorsque Florian a lu son texte à son tour, la bénévole avec qui ils avaient explicitement convenu d'une cérémonie laïque prend la liberté de bénir le cercueil « quand même ». Craint-elle qu'elles n'aient pas mérité le paradis ? « Juste une bénédiction. » Est-il nécessaire de les charger de ce bagage-là « quand même » ? À la longue, Florian et Camille se sentent dépossédés de leur statut de

parents. C'est comme si leurs filles étaient désormais tombées dans le domaine public : on se passe de leur accord pour leur barbouiller les pieds de peinture, choisir leurs tenues, ou même leur imposer une religion. Le Tout-Puissant qui a décidé de leur mort, ce n'est pas Dieu, mais le monstre qui a violé Camille. Lui et personne d'autre. Qu'on laisse les symboliques divines en dehors de cette histoire.

Les personnes présentes défilent pour déposer quelques pétales de roses blanches sur le couvercle. Lorsque le dernier inconnu s'est recueilli devant la chair de sa chair, un homme rasé de près en chemise blanche et costume noir s'avance pour emporter le petit cercueil au four crématoire. Il est huit heures, vingt-neuf minutes et trente-deux secondes quand il quitte la pièce sur les dernières notes. La cérémonie est donc réussie : bien formatée.

- Pas mal, pour une première fois, souffle-t-on près de son oreille.

Elle tourne la tête d'un quart de tour. Personne. Tous se dirigent vers la sortie.

Lorsqu'ils ne sont plus que tous les deux, elle murmure à son mari :

- Mais qui étaient ces gens ?

- Oh, le grand brun là ? C'est mon covoitueur – il sait tout de toi, tu verras – et puis les trois collègues qui partagent mon open space.

- Et tous les autres ?

- Quels autres ?

Elle veut lire plus d'explications dans son regard, mais il l'entraîne par le bras jusqu'à la petite salle adjacente, retrouver l'assemblée à qui l'on sert du café et du chocolat chaud en l'honneur de leurs filles. Sa mère et ses belles-sœurs ont préparé des corbeilles de brioches moelleuses. Tout a l'air de se dérouler parfaitement comme il faut, en réalité. Dans le fond de la salle de réception, un miroir d'ornement lui renvoie son teint, aussi livide que si elle venait de croiser un fantôme.

3^e Prix

Fanny FUHRMANN

CSADN Roanne-Mably

Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Vieux machin

Il ouvre les yeux. Ses paupières sont si lourdes, abîmées par tant d'années. Silence, il profite de ce calme maintenant quotidien. Plus de réveil qui le presse, l'oblige à s'habiller pour aller travailler. Comme c'est curieux, cette tranquillité, il la doit à la maladie. Retraite anticipée, plus de libertés. Un des rares bienfaits de ces dernières années.

Il se lève en bâillant, lèvres bleues d'un vieux trop aigri. Dans la minuscule pièce flottent les souvenirs d'une ancienne vie. À dix ans, arrivée d'un petit frère. À vingt ans mariage, à trente paternité et à quarante perte de celle qu'il aimait plus que tout. Cœur brisé, solitude, existence terne, chemin caillouteux mais encore praticable.

Ne jamais sous-estimer Vieux machin ; ce matin, dans la cuisine bien rangée il s'apprête à dévorer une tartine beurrée. On sonne à la porte. Qui ose perturber son petit-déjeuner ? Plus d'amis, pas de voisins compatissants, qui tambourine avec tant d'agacement ? Un jeune facteur exaspéré lui tend par la porte entrebâillée une lettre bien décorée.

D'un pas feutré, il regagne son fauteuil délavé et ouvre le courrier. D'un papier plié surgit une photo jaunie. Trois personnes y sourient. Lui, dans la fleur de l'âge, sa fille encore bébé et sa femme adorée, morte dans un accident peu après.

De lourdes larmes accumulées pendant trop d'années glissent sur son visage ridé. Aveuglé par ce chagrin si soudain, il ne voit pas tout de suite la carte où s'étale l'écriture tant attendue de sa fille.

« Papa, je suis à l'hôpital, je devrais bientôt accoucher, tu vas être grand-père ».

Vieux machin, pantin désarticulé, dévore des yeux chaque mot sagement aligné. Elle lui écrit, l'avertit, promet un pardon possible... Disputes, douleur, colère, tout s'évanouit en cet instant magique. Il veut y croire, de tout son cœur, de toute son âme. Il n'en revient pas. En quelques minutes, chaussures aux pieds, manteau enfilé, il se retrouve dans sa voiture rouillée qui démarre sans hésiter.

La maternité, mot si doux à entendre. Il se gare sur le parking privé, cherche l'entrée. Accueil chaleureux, renseignements, c'est la

vérité, Elle est là, sa fille, son enfant. Il n'ose pas pousser la porte de la chambre, mais entend pleurer, doux sanglots de bébé. Sa main tremblante de vieillard appuie sur la poignée. Elle le regarde, lui sourit, lui tend les bras.

Deux nouveaux nés emmaillotés s'agitent dans leur berceau. Des jumeaux ! Deux adultes intimidés s'étreignent dans un sanglot. Réconciliation !

L'après-midi se prolonge comme le dernier acte d'une longue pièce de théâtre. Vieux machin est heureux.

Le soir venu, le cœur épuisé d'avoir battu trop vite trop fort, il marche lentement sur les trottoirs de l'avenue.

Ses paupières sont si lourdes, chargées de tant d'amour.
C'est l'histoire d'une vie. L'heure approche, il ferme les yeux.

Le rideau tombe.

Prix Jeune auteur

Robinson LECANU - 15 ans
CSE Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Réflexion

Jamais le silence

Des ampoules nues, des murs de briques suintants, des tuyaux comme des reptiles serpentant et s'enfonçant, tarières de plomb, dans des trous creusés dans de la terre rouge.

Bruissement d'eau, dégoût.

Des matelas au sol, des sacs de couchage, couettes, paillasses de fortune, infortune.

Ronflements, gémissements, balbutiements, des rires parfois, aussi.

Des bancs encombrés d'objets qui se veulent personnels mais qui appartiennent à tous.

Des réveils, pour le temps qui s'écoule,
Tic-tac

Des mouchoirs en papier pour les larmes qui coulent,
Sanglots

Des livres, soupçon d'évasion,
Froissements de papier.

De l'eau en bouteille, rivière emprisonnée,
Un bouquet fané, fantôme de nature.

Des humains entassés dans ce ventre de pierre, visages émaciés,
regards hagards ou résignés,
Sanglots, grincements de dents.

La guerre est là, planant au-dessus de la ville, abattant murs et arbres,
fracassant hommes et bêtes, réduisant le beau et le laid en un même tas de gravats.

La guerre est là, hurlante, gémissante, stridente.

Jamais le silence.

Irina regarde son petit frère endormi dans le giron de maman. Elle lui a mis son cache-oreilles lapin par-dessus un bonnet pour qu'il dorme

tranquille, qu'il n'entende pas la guerre, dehors. Un anorak, la combinaison de ski des hivers heureux pour qu'il n'ait pas froid.
Elle pleure Irina, consciente tellement de la folie des hommes.
Son père, son frère aîné, là-bas, dans les tranchées, se nourrissent de rien en regardant l'enfer autour d'eux.
La mort, partout.

Jamais le silence, jamais.

"L'avant" paraît si loin, enfoui sous le béton, dans cette station de métro qui leur sert de logis.

Irina a l'impression de vivre – ou de survivre – dans une coquille d'escargot, au plus profond, là où le cœur du gastéropode bat au rythme des bombes qui creusent, un peu plus chaque jour, cette barrière entre la vie et la mort.

Jamais le silence.

Ne pas oublier.

Les jours heureux dont le souvenir ranime la flamme... du regret.

Les coquelicots dans les champs de blé,

Taches de sang dans la blondeur d'une chevelure d'enfant.

L'eau vive des ruisselets bruissant dessous la mousse,

Les larmes coulant sur le velours d'une joue de nouveau-né.

Les nuages effilochés dans le ciel bleu d'azur,

Les cils clos sur les yeux d'un vieillard agonisant.

Le vent dans ses cheveux, le parfum des montagnes,

L'air saturé de souffre, de fer, de pourriture.

L'odeur du pain qui cuit, promesse de délice,

La fumée de l'école où brûle son enfance.

Ne pas oublier.

Elle a vu la mort.

Dans le ventre grouillant du cheval de labour gisant, la fleur aux dents,
dans un fossé profond tapissé de cresson.

Dans la mare aux canards, vide de toute vie, pourtant encore parée de

nénuphars de nacre et de lentilles d'eau.

Dans les gravas cendreaux où gisent pêle-mêle, les objets qui étaient le quotidien des siens : des lambeaux de rideaux, une poupée rieuse, une petite pantoufle, un tableau multicolore, une bouilloire d'étain, un matelas dégueulant ses entrailles laineuses.

Dans les yeux de ces chats, errant au cœur des ruines, dans le ventre creusé des chiens cherchant leurs maîtres.

Dans l'église éventrée, ses dorures noircies, son christ mis au sol par le souffle des bombes.

Dans son clocher dressé, défi aux lois de la pesanteur, pointant son long squelette comme un ultime doigt d'honneur dédié à la folie des hommes.

Dieu est mort.

Elle entend la mort.

Chaque nuit, chaque jour, s'abat sur son village en grondements puissants.

Les femmes parlent, à voix basse, de ceux qui ne reviendront plus.

Maris, amants, frères, cousins, anciens, Irina entend la mort.

L'une d'entre elles se balance et plasmodie, isolée dans sa folie, mains en conque sur les oreilles, une longue plainte, jusqu'au souffle coupé.

Combien de temps encore ces vies ensevelies, ces êtres changés en taupes, cette peur incessante qui tracent ses sillons dans les cœurs et les corps ?

Jamais le silence, jamais.

Ça gronde dans le lointain.

C'est comme l'orage des jours heureux quand, blottie sous son édredon de plumes, derrière les rideaux de dentelle de la chambre d'enfants, elle comptait avec ses frères la progression de la tempête.

Ne pas oublier, s'arc-bouter sur ce souvenir pour dégommer la peur.

Mais le présent, c'est ça...

Entre chaque coup de tonnerre, l'avancée des avions.

Ils approchent...

Son cœur alenti bat entre chaque explosion.

Ils sont au-dessus du chemin qui mène aux champs de blé.
Au-dessus du p'tit pont d'où l'on saute en été pour plonger, en riant,
dans l'eau calme et si fraîche.
Au-dessus du clocher et de son doigt lubrique,
Au-dessus de l'école et de ses tableaux noirs,
Au-dessus du marché et du terrain de jeux,
Au-dessus du...

Pour toujours le silence...

"Quand les éléphants se battent, ce sont les fourmis qui meurent."

Ne pas oublier que nous vivons à deux pas de la guerre.

Ne pas oublier...

1^{er} Prix

Clotilde HÉRAULT

Ligue Nouvelle-Aquitaine

Poésie

L'Abeille veille

Lorsque le vent se lève sur le rail d'Ouessant,
Que demeurent au port les marins les plus vaillants,
Et que ceux du continent sombrent dans un profond sommeil,
Il est un navire qui attend. Voyez-vous, l'Abeille veille.

Immobile, dans l'anse de Camaret, elle attend.
Des siècles de tempêtes lui ont appris
Que dans la mer d'Iroise, vagues et vent
S'unissent souvent dans une danse sans compromis.

Elle sait, au plus profond de ses entrailles,
Véritable instinct animal,
Qu'au moment où s'ouvrira le bal,
Elle sera la seule à pouvoir protéger les passagers du rail.

Alors, patiemment, elle attend
L'appel à nul autre pareil,
Celui qui vous ramène à l'essentiel,
Vous rappelle la fragilité du vivant.

Que celui-ci soit lancé,
Et plus rien ne peut l'arrêter.
Ni la houle, ni le vent, ni la tempête,
Ne peuvent remettre en cause ce pour quoi elle est faite.

Que des paquets d'eau s'écrasent sur le pont !
Que l'Abeille gîte comme un bouchon !
Des visages burinés s'échappent des regards,
Qui en disent long sur l'âpreté de la bagarre.

Après bien des batailles,
Après avoir assisté et remorqué les naufragés du rail,
Hommes et machine retournent, discrètement, se mettre à l'abri,
Avec pour seule fierté, celle du devoir accompli.

Lorsque le vent se calme sur le rail d'Ouessant,
On peut entendre, au loin, comme un bourdonnement :
« Braves gens, dormez sur vos deux oreilles,
Au port de Brest, l'Abeille veille ».

1^{er} Prix

Albane SAUTON
CDBA Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

La Mimi de Mamy

C'était vers la mi-mai, quand je vis chez Mamy
S'amener vers midi une amie de Maman
Prénommée Émilie, venue de Mimizan,
Portant mignonne chatte, qu'elle appelait Mimi.

À Mamy, médusée, elle offrit la minette...
Elle était si « mimi », blottie entre ses mains !
Admirant ce minois à la mine si nette,
Je la vis si émue... ce qui est très humain !

Depuis lors, de Mimi, ma Mamy fut si fière,
Qu'elle promena partout son mâtiné minois...
L'animal, l'air mutin, et même un peu matois,
De sa mine endormie... amadouait sa « mémère »...

Lorsqu'un soir, vers minuit... (on était mi-août),
Minette, minaudant, soudain, se « fit la malle »...
La mignonne, miaulant, suivait un gros matou...
Quel drame, pour Mamy ! Ah ! Maudit animal !

Dès le matin, Mamy, la mine peu amène,
Me dit en maugréant : « va me chercher Mimi !
J'ai peur que ce manant de minet la malmène !
Depuis hier minuit, je n'en ai pas dormi ! »

J'en fus donc si marri, que dès potron-minet,
Tout un chacun me vit... au dam de bien des dames,
Mander après Mimi, la mine à fendre l'âme...
Aux mômes, à la mercièrre, et les estaminets...

Mais, ouf !... L'après-midi, un éminent ami,
Vint, en catimini, ramener la minette...
« Un lumineux collier, il faut que tu lui mettes !
Et prends un malinois... pour mater ta Mimi ! »...

2^e Prix
René BESSET
CSA Mérignac-Beauséjour
Ligue Nouvelle-Aquitaine

Les nouvelles fabulettes

Première fabulette : « Les poules de Maître Pipeau »

Il y avait jadis dans un pays lointain
Un petit paradis peuplé de poulets nains.
Dans cette basse-cour, ils ne pesaient pas lourd
Mais ils étaient nourris sans passer par le four.
Personne n'était rôti et tous vivaient très bien
Car le fermier était un bon végétarien.
On racontait parfois que dans certains endroits
Les poules étaient énormes et qu'elles filaient droit.
Être discipliné était bien compensé
Par moult quantité de grain souvent lancé.
Ce ne sont que rumeurs disait le coq Sauveur.
Restons dans notre cour, c'est ici le bonheur.

Année après année, les poules restaient petites,
Elles étaient envieuses et rêvaient d'une fuite
Vers de grands poulaillers peuplés de grands poulets.
Restez donc avec moi ou vous serez mangées !
Le coq le leur disait et il s'égosillait,
Tous les matins à l'aube, il le leur rappelait.
Mais un soir la belette réussit à entrer
Sans tambour ni trompette et à l'heure du coucher
Elle perpétra le crime qui a sa préférence
Engloutissant les têtes de poulets sans défense.
Son forfait accompli et l'estomac garni,
Sans remords ni souci, elle s'enfuit dans la nuit.

Au réveil, le matin, ce ne fut que chagrin.
Les quelques survivantes cachées dans le purin
Y étaient jusqu'au coup. Il fallait un fautif
Autre qu'un prédateur, cet animal furtif.
Le coq avait échoué mais le coq était mort,
Il fallait donc quelqu'un pour porter ce remords.
Le fermier éploré était tout désigné

N'avait-il pas échoué, à présent résigné ?
La belette reviendra, dit l'une des commères
Le fermier ne fait rien et nous sommes amères
D'être si peu gardées, d'être si maltraitées
Elle a bien peu de prix notre sécurité !

Plus loin dans la vallée sonnait une musique
Comme une mélodie mais de facture basique
Qui d'une batterie s'échappait dans la nuit
Vers les gallinacés et dénonçait l'ennui
D'être mini-poulet caché au poulailler
Quand une belle vie les attendait. Allez !
Partons dès à présent vers la sécurité
De cette grande ferme où sont alimentés
De très nombreux oiseaux qui ne craignent aucun maux
Ni les crocs du renard, ni les crocs du blaireau.
Nous pourrons y grossir, devenir imposantes,
Et très certainement, devenir importantes !

Les poules se mirent en route suivant les jolies notes
D'un beau joueur de flûte, un fermier polyglotte
Qui était beau parleur et aussi beau joueur,
Et attirait à lui celles qui cherchaient bonheur.
Retournez sur vos pas, surtout n'y allez pas !
Mais elles n'écoutaient pas et même, pressaient le pas.
Heureux, Maître Pipeau, l'éleveur de volailles,
Les accueillit chez lui, cachant derrière la paille
Les corps déjà plumés de leurs pauvres aînées.
Une fois en batterie, elles durent déchanter.
Il fallait apprécier la vie au poulailler
Et pour une belette ne jamais pinailler.

La vie est ainsi faite et elle n'est pas parfaite
Mais à vouloir le mieux, on risque la défaite.
Depuis ces temps lointains, on vante la belette
Qui une seule fois, visita la ferme
Tandis qu'en batterie les joueurs de pipeau,
Perpétuent la tuerie de très nombreux oiseaux.

Deuxième fabulette : « Le Castor et le Ragondin »

Il y a fort longtemps vivait dans nos rivières
Un animal étrange à l'allure peu fière.
Quand parfois nuitamment, s'aventurant sur terre,
Il dégustait les branches d'un saule au goût amer.
C'était un grand gourmand, d'appétit insatiable
Mais il était aussi bâtisseur formidable,
De huttes et de villages, de barrages admirables.
Tous les arbres du lieu, du buisson à l'érable
Et du règne animal, tous les représentants
Lui devaient l'existence, sans le savoir pourtant.
Travailleur acharné, bâtisseur important
De digues et barrages, depuis la nuit des temps,
Il construisait pour eux un Eden fabuleux
Où crapauds, grenouilles, tritons et corbeaux freux
Grands saumons, truitelles, le héron crapuleux
Même renards et loups, se trouvaient très heureux.
Seul l'homme ne l'était pas, se plaignant des moustiques
Du brouillard, de la boue, d'une vie trop rustique.
Assécher les marais lui parut bien pratique.
Si le castor a tort, il faut qu'on l'éradique !

Un soir du mois de mai, on entendit pleurer
Le doyen des castors : il était le dernier
De sa longue lignée, de quoi désespérer.
Il entendit bientôt une voix murmurer.
Elle était amicale, voulait le consoler.
C'était un ragondin qui venait convoler.
Venu de l'étranger il comptait s'installer
Sur ces anciennes terres que l'humain veut voler !
Tu étais bâtisseur ? Moi je serai sapeur.
Je serai tunnelier, ce sera mon labeur.
Crois-moi, mon cher cousin, je vais lui faire très peur
Car je suis plus fécond que l'homme est destructeur !
Il te regrettera et voudra te revoir
Dans la grande vallée où coule encore la Loire.
Nous nous partagerons ce vaste territoire,

La forêt est à toi, à moi leur grand lavoir.

Comme le ragondin l'avait si bien prédit,
Les hommes eurent un remord et prirent un édit
Protégeant le castor après l'avoir maudit :
La santé du pays dépend de lui, c'est dit !

3^e Prix

Marie-Odile CORSETTI
CDBA Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

La famille

Famille qui donne la vie, mais l'étouffe et l'enserme.
Elle qui berce de beaux rêves, ou crie de vieilles rancœurs,
Transformant la douceur en cris de douleurs,
Quand surgit soudain l'ombre d'une colère.

Famille qui était là dès le début ;
Ou qui ne nous a jamais répondu.
Elle qui est aimante ou détestable :
Un refuge de paix, parfois impitoyable.

Famille à l'amour inconditionnel ;
Parfois le poids d'un fardeau cruel.
Promettant protection et paix,
Mais laisse des cicatrices que l'on cache à jamais.

Famille, foyer de rire, de souvenirs partagés,
Peut devenir le théâtre d'indicibles méfaits ;
Où les mots doux peuvent devenir des poignards,
Et l'estime de soi, fragile, se brise au moindre regard.

Famille où chaque sourire est promesse d'avenir ;
Abri où chaque enfant apprend à grandir.
Elle avec qui on partage un repas autour d'une table garnie,
Ou celle qui sous le poids des dettes s'affaiblit.

Famille qui pour certains est un refuge ;
Pour d'autres, une prison d'ombres et de déluges.
Elle pour qui l'on écrit des lettres d'espoir,
Et à qui l'on dresse des murs de silence noir.

Famille aux bras grands ouverts pour toujours accueillir,
Malgré le bruit des bombes qui ne cessent de rugir.
L'amour survit en bravant la misère :
Dans un foyer brisé par les vents de la guerre.

Famille à qui l'on dédie des chansons ;
Des mélodies douces comme des frissons.
Pourtant, elle est aussi celle à qui l'on fait des procès,
Quand les mots et la violence deviennent excès.

Famille qui offre et arrache tout à la fois ;
Qui unit par des liens du sang.
Mais dont la violence peut briser les rangs :
Famille du sang, douce et amère à la fois...

Prix Jeune auteur

Laetitia LE BORGNE - 16 ans
CSE Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Danse parentale

Mes parents dansent ensemble tous les soirs
Sur des musiques effrénées se brisent des miroirs
Ni jazz, ni blues chez moi tant que la musique nous assourdit

Elle devient agréable pour les petits

Mais cette musique ne cesse jamais alors qu'elle est sensée
m'endormir

Elle me brise non pas les tympans mais le cœur, envie de vomir
Alors que je ne comprends les paroles je sais ce que signifie cette
playlist

Papa et Maman dansent tous les soirs mais toujours la mine triste
Maman et Papa dansent mais ils n'aiment pas ça
Car lorsque je leur demande de me joindre à eux le refus est brutal et
immédiat

Maman baisse la tête et Papa part, car chez moi ni piste de danse ni
danseur

Il n'y a que des cœurs qui s'écœurent
Papa est très maladroit car tous les soirs ses pas écrasent ceux de
Maman

Qui laisse entendre un cri lorsque la musique est en suspens
Leurs pas sont aussi effrénés que cette musique qui fait vrombir les
murs

Et parfois des rythmes se posent à contretemps
Chez moi la décoration est passagère les meubles s'abîment
prestement

Et se changent sans qu'ils n'aient connu quelques mites
Mes parents dansent tous les soirs
Des dansent interminables dans lesquelles les corps sont minables

Surtout minés par la haine de savoir que s'aimer ils en sont incapables
Papa Maman, Maman Papa la danse ne vous va pas
De partenaires il faut changer parfois
Pour que les pas soient volontaires et libérés

Prix Jeune auteur

Amandine NICOLAS - 17 ans
CSE Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre à...

Billet 503

C hères lectrices, chers lecteurs, chers fans de toutes contrées,

Aujourd'hui est un jour spécial : non seulement nous sommes à douze jours du onzième anniversaire de la sortie de mon best-seller *La Marque du Fer Rouge*, mais le billet de blog que vous êtes en train de lire est aussi exactement le 503^e de ma fameuse rubrique *À toi, Lecteur*. Afin de partager ces festivités avec vous, j'ai décidé d'offrir quelques conseils aux apprentis écrivains parmi mes fans, qui m'en réclament régulièrement ! Plus particulièrement, j'ai jugé qu'il était temps d'enfin répondre à la question que vous me posez depuis des années : « Avant chaque session d'écriture, quelle dose de valium dois-je prendre ? ». Alors que j'écris ces lignes, je peux déjà ressentir la fougue de votre enthousiasme !

Avant toute autre chose, je tiens à préciser que, dans la suite de ce texte, j'utiliserai le mot « valium » comme un terme neutre et générique afin de traiter de toutes les benzodiazépines. Je ne souhaite bien sûr offenser personne et c'est pourquoi il me semble nécessaire d'apporter cette clarification. Il n'empêche que le valium ayant une demi-vie biologique relativement élevée – une quarantaine d'heures en moyenne –, il s'adapte parfaitement aux sessions d'écriture de toute durée et est, de toute évidence, un choix préférable aux autres. Ceci étant dit, passons aux choses sérieuses !

Régulièrement, je lis des recommandations de quelques amateurs affirmant qu'avaler un comprimé de cinq milligrammes une heure avant d'écrire serait suffisant. Cette fumisterie sauterait aux yeux de n'importe quel connaisseur : il faut savoir qu'un comprimé de valium fondu sous la langue a un effet bien plus rapide que s'il était avalé avec un grand verre d'eau. Qui pourrait se permettre d'attendre une heure entière, tandis qu'une muse murmure déjà à son oreille ? Le risque de perdre l'inspiration durant ce temps est trop élevé ! Vous me remercieriez bientôt pour ce conseil.

En outre, il me semble clair – et cela le sera aussi pour les plus lucides d'entre vous – que cette dose est nettement insuffisante. En effet, la rédaction d'un récit digne de ce nom, transcendant l'âme de celui qui le reçoit, est un sujet des plus sérieux. Voyez-vous, comme je l'expliquais dans le numéro 211 de cette rubrique, une histoire, peu importe la façon dont elle est racontée, doit permettre à son public de se développer *via* les personnages. Elle doit permettre de vivre par procuration les expériences que ceux-ci traversent, et en sortir aussi grandis qu'eux. Et quelles aventures pourraient faire fleurir le cœur

sensible des lecteurs, si ce n'est mes souvenirs torturés ? Ou, en l'occurrence, vos souvenirs torturés. Après une prise aussi ridiculement négligeable que celle dont je parlais plus tôt, de quelles parties de votre âme vos personnages vont-ils hériter ? L'ennui des longues journées de travail derrière votre bureau ? L'inconfort des bruits de pas du voisin du dessus marchant sur son vieux parquet ? La déception matinale lorsque vous découvrez vide votre dernier paquet de céréales ? Non, ce sont là des souffrances que nous partageons déjà tous, et il n'y a donc aucune raison que qui que ce soit atteigne l'illumination en lisant vos écrits. Vous devez donc chercher plus loin, dans les pensées les plus sombres qui sommeillent en vous : ce sont vos traumatismes que vous devez transmettre à votre public, et il faut se désinhiber afin de daigner en parler.

Afin d'éclaircir ce point, je souhaite l'illustrer par l'exemple du *Cavaleur du boulevard Saint-Michel*. Cette nouvelle, que les plus assidus d'entre vous auront récemment lue dans le recueil exclusif de mes premières tentatives de publication, raconte l'histoire de Maximilien, jeune étudiant en histoire de l'art, qui fuit les bancs de l'université et leur monotonie pour ceux du jardin du Luxembourg. Là-bas, en contemplant les ravages de l'automne sur l'harmonie végétale, il y trouve plus de mélancolie que de réconfort. Mon style littéraire était déjà mature à l'époque où j'ai écrit cette nouvelle mais je ne l'avais alors pas publiée car elle me semblait fade : candide comme je l'étais, je suivais scrupuleusement la posologie prescrite par mon psychiatre, qui n'y connaissait absolument rien en belles-lettres. En comparaison, si Maximilien avait eu le tempérament du protagoniste de *La Marque du Fer Rouge*, il aurait certainement fini par incendier tous les sièges, banquettes ou sofas qu'il aurait pu apercevoir et aurait fui la monotonie et la mélancolie en marchant sans cesse, sans attribuer d'attention à son environnement et jusqu'à en tomber d'épuisement. Cela aurait enlevé une bonne part d'ironie au titre de cette nouvelle !

Au contraire d'une prise dérisoire de valium, plusieurs d'entre vous m'ont écrit par courrier qu'ils prenaient des doses allant de dix à quinze milligrammes associées à un comprimé de MDMA, le tout accompagné de quelques verres d'alcool fort. Je profite de l'occasion pour ouvrir une petite parenthèse : lors du choix d'une liqueur, ne vous contentez pas d'une bouteille arbitraire que vous auriez sous la main. Pour de grandes aventures maritimes, les saveurs iodées des whiskys de la côte écossaise sont à privilégier. Pour vos récits entremêlés d'intrigue politique et de luxure, les gins anglais forment un choix de qualité. Tandis que, pour vos sagas rassemblant le merveilleux et le poétique, décrivant de grands espaces emprunts de magie, l'abus de

chartreuse est fortement conseillé. Bref, je ferme ici cette parenthèse, que je développerai certainement dans un prochain billet de blog.

Revenons plutôt sur la prise simultanée du valium avec des nooanaleptiques ou autres psychostimulants. Il est de mon devoir de vous mettre en garde face à ce cocktail : il est rarement efficace pour faire vivre pleinement vos personnages. En effet, comme je l'expliquais ci-dessus, il est important que ceux-ci souffrent autant que vous. Mais il est tout aussi important qu'ils soient tangibles, qu'ils aient une identité propre. Lors de prises trop importantes de psychotropes avant une session d'écriture, il est fréquent que l'on soit tenté de faire le récit de notre propre vie, plus ou moins camouflé par des protagonistes fictifs. Cela pose alors deux problèmes, que je vais à présent exposer.

Le premier se rencontre généralement lors d'une relecture du texte le lendemain matin, une fois les effets estompés. Cette confrontation très directe avec nos démons intérieurs peut être relativement violente. Je peux moi-même témoigner avoir brûlé un certain nombre de ces écrits en même temps que je luttais contre la gueule de bois. L'évocation de ces souvenirs m'est aujourd'hui encore assez douloureuse, d'autant plus que je n'écris quasiment que sur ordinateur et que ces machines coûtent une véritable fortune de nos jours.

Imaginez ainsi le personnage de Maximilien, dont je parlais plus tôt, manipulant les autres étudiants de sa promotion, les confrontant à sa propre philosophie de l'esthétique jusqu'à prendre une place de maître spirituel et obtenir un pouvoir totalitaire sur eux. Imaginez ce même Maximilien promettant l'atteinte de la beauté infinie et persuadant ses sujets de commettre un suicide collectif lors d'une froide nuit au jardin du Luxembourg. Enfin, imaginez-le se satisfaire des bancs vides de l'université, symbole absolu de la monotonie, tandis qu'il retourne au printemps contempler la végétation, s'extasiant du retour de la vie, après l'hiver, des arbres abreuvés du sang de ses victimes. Il aurait ainsi chassé la mélancolie pour de bon. Mais je vais arrêter là avec cet exemple : j'ai déjà pris beaucoup de risque en ne faisant pas de brouillon au préalable sur papier.

Le second problème, amplement plus contraignant bien qu'il soit considérablement moins coûteux, est le manque d'agentivité des personnages que vous créerez alors : s'ils ne sont rien de plus qu'un masque que vous portez afin de vous confier librement, vos lecteurs manqueront d'empathie pour eux. Si vous ne voulez pas que vos écrits ressemblent à de vulgaires spectacles de marionnettes, il convient de garder un contrôle strict sur les substances hypnotiques que vous vous administrez.

Tout cela étant dit, je dois conclure en vous indiquant que votre physiologie est à prendre en compte et que le premier essai est rarement le bon. Faites des tests, prenez de petites et de plus grosses doses, relisez-vous régulièrement. Mais surtout, gardez toujours l'objectif en tête : torturez vos personnages tout en les maintenant en vie. Soyez les mandataires de vos lecteurs : ceux qui ne peuvent se procurer de médicaments se drogueront par procuration au travers de vos textes. C'est seulement ainsi que l'on devient un grand écrivain ! Pour ma part, je me contente de quarante milligrammes par jour, que l'inspiration me vienne ou non.

Littérairement vôtre,
M.D.

1^{er} Prix
Dorian BERGER
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Lettre à un grand homme de l'Histoire

Mon très cher,
Comme tu le sais, j'ai affiché dans mon bureau ton poster de la patrouille de France. Celui dont tu avais fait l'acquisition, lors d'un meeting aérien sur la base de Saintes-Paban, au début des années 2000. C'est vrai qu'il a vraiment beaucoup d'allure, avec ses incrustations glacées sur le papier mat qui font ressortir chaque avion de la patrouille de France, depuis 1953 jusqu'à la fin du XX^e siècle. Et ce pilote qui semble sortir de l'affiche pour nous prendre la main, et nous emmener réaliser l'un de nos rêves d'enfant : voler en laissant derrière soi ce panache tricolore !

Hier, j'ai continué à trier des cartons remplis de tes anciens livres. Et j'ai fait une découverte à laquelle je ne m'attendais pas. En effet, j'ai retrouvé un petit cahier d'écolier, vert, à spirales. Il ne portait pas de titre. Je l'ai ouvert avec curiosité, et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir des photos d'avions avec des titres, au-dessus de chacune. J'ai reconnu ton écriture. Tu avais apposé au stylo à bille bleu : « SIEBEL », « MUSTANG P-51 », « F-80 », « F-84 ». C'étaient de petites vignettes de huit centimètres sur cinq. Dans les pages à grands carreaux barrées de leur marge rouge, tu avais fait de petites entailles pour faire tenir ces photos par leurs quatre coins, et les aligner. J'ai aussitôt compris, à travers le soin que tu y avais apporté, toute l'importance à tes yeux de conserver les souvenirs associés à ces clichés.

J'ai tourné les pages et trouvé enfin une photo de toi avec la légende « 11 novembre 1953 ». Tu posais en uniforme de cérémonie de l'Armée de l'Air. Tes guêtres blanches sur tes chaussures cirées, ta ceinture blanche, tes gants blancs, le calot élégamment ajusté, j'ai cru entrevoir une petite note de fierté dans ton sourire retenu. J'entends encore Raymonde dire que tu ressemblais à cette époque à Errol Flynn, l'acteur américain, avec ta petite moustache et tes cheveux coiffés en arrière. Avec ce cliché, j'ai alors saisi qu'il s'agissait de ton service militaire sur la base aérienne de Cognac. J'ai deviné dans ton regard, qu'en fixant l'objectif du photographe, tu pensais à ta petite Mireille qui n'avait qu'un an. Et à Raymonde aussi, seule à Angoulême pour s'en occuper. Je peux imaginer combien elles pouvaient te manquer pendant cette période.

Soudain, une vague de souvenirs a déferlé. Je t'ai revu nous raconter à la fin du repas, les yeux perdus au fond de ton assiette. Tu avais servi au « un, trente-trois, Belfort », l'escadron de reconnaissance où Antoine de Saint-Exupéry avait également servi. Cela m'avait marqué, tu penses, un lien avec le petit Prince ! Pour moi, c'était comme si tu l'avais côtoyé. Pour toi, c'était l'ombre de sa disparition tragique, dix ans auparavant, qui flottait avec tristesse et dignité sur l'escadron.

J'ai poursuivi en regardant avec attention la suite des clichés, pour essayer de te retrouver sous des titres comme « En Piste (F-84) » ou « Campagne de tir de Cazaux (mars 54) ».

Il m'a fallu une loupe mais je t'ai bien reconnu, tantôt au pied, parfois même dans le cockpit, la verrière étant ouverte, d'un avion au fuselage argenté sur lequel on pouvait lire « 33 BL ». Je me suis alors souvenu avec précision que tu avais fait ton service en tant que mécanicien d'armement sur les tout premiers avions à réaction. Je n'ai pas oublié l'anecdote des balles que vous marquiez à la peinture pour reconnaître les avions ayant touché leur cible, lors des tirs d'entraînement. Tu concluais toujours par « c'était quand même bien archaïque, pour des avions qui atteignaient le mur du son ! ».

Après cette série d'aéronefs, tu avais aussi ajouté des clichés de la vie sur la base aérienne : toi réparant un solex, un groupe rigolant sous le titre « derrière l'armurerie (octobre 53) », parfois des surnoms « Géry et Ars ». Vous deviez avoir tous entre dix-neuf et vingt ans et j'ai perçu un indéniable esprit de camaraderie entre vous. Cela m'a rappelé la fois, lors de l'anniversaire de mes vingt ans, où tu étais resté en grande discussion avec un de mes amis qui était originaire d'Angoulême, lui aussi. Tu m'avais dit ensuite : « Ce gars-là, il est épatant ! Il m'a tutoyé toute la soirée. J'étais revenu à l'époque de mes vingt ans ! »

J'arrivais à la fin du cahier lorsque mon attention s'est posée sur une page : une photo y était fixée, me semblant recouvrir quelques mots. Qu'avais-tu voulu masquer ? J'ai retiré délicatement ce cliché : des mots étaient bien écrits mais à l'envers. J'ai retourné le cahier et j'ai lu « Fournitures », suivi d'une liste d'outils. J'en ai déduit que tu avais dû utiliser ce cahier dans ton métier de mécanicien-balancier avant le service. Sans doute par habitude d'économie née des restrictions de la guerre, tu avais réutilisé ce cahier après avoir arraché quelques pages déjà remplies.

Comme j'allais le refermer, j'ai aperçu alors, coincée entre la dernière page et la couverture, une feuille imprimée et intitulée « Le livre d'or

des anciens ». Il s'agissait d'une sorte de poème en rimes au ton potache avec une strophe pour chacun des trente appelés de la classe 1953 sur la base de Cognac, nommée sur ce document « Cognac Palace, Hôtel de l'espoir – pension gratuite – régime amaigrissant ». J'ai parcouru ces quatrains... oh, ce n'était pas du Victor Hugo ! Mais cela m'a donné un bref aperçu de ton groupe de camarades et un vague portrait de nombre d'entre eux. Il était question de rêver à sa fiancée, de retour en Bourgogne une fois la Quille venue, d'airs d'Opéra, de s'ennuyer au secrétariat... Et au final, j'ai trouvé celui qui t'était dédié :

Avant l'armée, il était dans les balances,
Mais si l'on veut du beau boulot à l'armurerie,
Toujours rieur et prêt à l'avance,
Adressez-vous à notre ami Rémi

Tu sais combien cela m'a fait plaisir de retrouver ce carnet et ces photos. Cela reste ma manière de passer encore du temps avec toi, de replonger dans nos souvenirs. Et pourtant, je n'étais pas au bout de mes surprises.

En effet, le lendemain, comme souvent en passant dans mon bureau le matin pour se saluer, l'un de mes collègues s'arrête pour admirer ton poster de la patrouille de France. Il leur arrive d'avoir un petit mot sympathique pour souligner son caractère remarquable, accompagné d'un clin d'œil, car tu t'en doutes, je n'ai pas pu m'empêcher de leur préciser qu'il t'avait appartenu.

Ce matin, c'est mon collègue Philippe qui est resté à le détailler un peu plus longtemps que les autres. Je me suis alors approché de l'affiche pour lui donner des explications. Soudain, j'ai réalisé avec émoi que le premier avion appartenant à la patrouille de France de 1954 était un ... F-84 ThunderJet. Un F-84... J'ai fait immédiatement le lien entre ton carnet de photos et ta fierté de l'accrocher au-dessus de ton bureau. Oui, j'ai compris seulement aujourd'hui, avec émotion, pourquoi tu y tenais tant !

Je sais aussi maintenant pourquoi, au fond de moi, cette affiche me rassure. Elle est un de ces objets précieux qui tissent ce lien merveilleux et éternel entre nous. En l'admirant, je te sens à mes côtés : tu demeures dans mon cœur un grand homme de l'Histoire, depuis toujours et à jamais.

Ton petit-fils qui t'aime.

2^e Prix
Fabrice BONNAUD
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

À vous

Je vous écris de la part de l'enfant que j'ai été, que je suis et que je serai à jamais.

Pourquoi vous écrire, mes chers fils ?

Pour vous faire comprendre l'importance de demeurer un enfant.

Comme l'enfant, conservez la découverte, la curiosité.
Faites des bêtises, car elles sont preuves de votre intelligence.
Faites rire dans l'impertinence, car elles sont preuves de votre irrévérence.

Courez dans la boue, sautez d'arbres en branches, car cela est preuve de votre énergie de vie.

N'écoutez qu'à moitié car l'autre moitié a peut-être tort : qui peut se targuer de savoir, si ce n'est celui qui a expérimenté et retenu des leçons ?

Apprenez à réfléchir, apprenez à agir.

Apprenez ainsi à écouter ceux qui ont vécu et qui veulent transmettre.
Comme l'enfant, gardez toujours ce regard neuf sur le monde vous entourant.

Une fois enfermé dans le cercle vicieux de l'habitude, vous risquez de perdre votre spontanéité.

Comme l'enfant, posez sans cesse des questions. À vous-mêmes, aux autres, aux sages et aux moins sages. Peu importe car tout est savoir. Toutes ces questions seront les bases de votre critique.

Oser la critique est primordiale pour ne pas vous confondre dans l'autre.

L'autre est une aventure au même titre que votre individualité.

L'autre est une question.

L'autre peut être une passion, celle que l'on découvre comme un enfant.

Mais l'autre peut aussi être une perversion. Il peut vous mener vers un modèle malsain que, faute de critique, d'estime et de confiance en vous, vous adopterez... par défaut.

Croyez-moi.

Ne soyez donc pas comme les autres.
La vie est tellement plus belle parée de mille couleurs et teintes.
Presque la même mais jamais la même.

Croyez-moi.
Soyez définitivement enfants car vous garderez votre liberté.
Je me suis tant battue pour ne pas entrer dans le moule imposé par les sociétés d'adultes.
Oh oui, croyez-moi !

Votre part d'enfant ne doit apprendre qu'une chose : le respect.
Liberté et respect vont de pair et ne sauraient être séparés.
L'enfant respectueux est libre.
L'enfant libre est respectueux.
Si vous comprenez ce principe, alors vous serez éternellement Enfant.

Vous saurez tout de la vie.
Vous la découvrirez chaque matin et l'aimerez chaque soir.
Vous accueillerez toute l'énergie apportée par vos rencontres, vos questions, et vos réalisations.

Vous saurez aussi aimer comme tout enfant.
Car un enfant, sachez-le, n'est pas cruel comme le disent les adultes.
Non, un enfant est cruel car les adultes lui insufflent leur propre cruauté.
Il est tellement plus simple de culpabiliser des enfants, plutôt que de remettre en question l'influence parfois néfaste de l'adulte ayant oublié l'innocence et la joie.
N'écoutez pas l'adulte qui vous mène vers le chemin du mal, de l'irrespect de l'autre, du culte de la différence.
Ne l'écoutez pas car celui-là a oublié l'enfant qu'il était.
Il a oublié qu'il aimait l'autre sans retour, sans influence, sans malveillance.
Il a oublié que tout enfant voit avant tout l'enfant en face de lui.

L'enfant ne voit pas la couleur, l'enfant ne voit pas le handicap. Non.
L'enfant voit l'enfant.

Un jour, peut-être, allez-vous aimer un autre. Il ne sera pas à vous.
Il sera cet autre à qui vous tiendrez la main et que vous accompagnerez sur un chemin partagé.
Vous le découvrirez un peu chaque jour.
Sans doute vos chemins bifurqueront, se rejoindront, se sépareront.

N'oubliez jamais cependant d'aimer.

Sachez enfin ceci, mes enfants : la tâche sera ardue.
Les adultes ne vous laisseront pas rester des enfants.
Ils vous imposeront d'émettre des avis, de prendre parti, de choisir.
Alors restez enfant ! Dites-leur que l'avis n'est qu'éphémère, que
prendre parti c'est oublier l'autre, que choisir est se priver de sa liberté.

J'ose espérer que je fus un parent enfant. Et non un ami. Distinguez
bien la différence, car j'étais là aussi pour vous désigner les dangers et
les erreurs à ne pas commettre.

J'ose espérer que je vous ai appris à apprendre, et à ne jamais
considérer l'autre comme un ennemi mais comme un camarade de jeu.

J'ose espérer que nous avons su rire, jouer, réfléchir ensemble pour
que tous ceux qui nous entourent s'en trouvent plus heureux.

Les grands découvreurs ont osé comme un enfant ose franchir un
interdit.
Les grands chercheurs ont osé braver les certitudes pour apporter les
nouveauautés.
Les grands artistes ont brisé les chaînes des conventions pour ouvrir
l'esprit de tous.

Oui, tous ces « grands » sont surtout restés des « grands » enfants.

Alors, mes chers enfants...
Ne vous oubliez jamais.
Soyez vous.

Ne vous pliez pas aux injonctions contraires à vos justes certitudes.
Aimez et aimez encore.
Conservez votre âme d'enfant.
À jamais.

Votre mère

Mention
Christelle COÏC
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Théâtre, dialogue, monologue

Conseil municipal brûlant

Synopsis :

Lors d'un conseil municipal sept élus s'interrogent sur la construction d'un crématorium dans leur village.

La scène se passe dans la salle du conseil municipal.

Décors :

Une longue table, sept chaises, un vidéoprojecteur

Personnages :

Le Maire : Joseph.

La secrétaire de séance : Laurette.

Sylvie : jeune femme.

Jacqueline : grand-mère ayant d'autres préoccupations.

Bernard : l'épicier du village, un peu râleur.

Jérôme : le plaisantin.

Pascal : plus sérieux.

Étienne : retraité.

Les personnages sont assis autour de la table...

Acte 1

Le Maire : Avant-dernier sujet : l'éclairage public.

Comme vous avez dû très certainement en entendre parler, depuis 2022 suite à la crise énergétique, il nous faut trouver des solutions pour réduire le coût des dépenses dues à l'éclairage public.

La société Régul+ a établi un diagnostic sur notre consommation électrique annuelle.

Vous pouvez prendre connaissance de ce rapport de 346 pages sur le site internet de la mairie.

Bernard : 346 pages !!! mais avant de penser économie électrique faudrait penser à économiser l'argent public avant de faire pondre un rapport de 346 pages par un cabinet privé ! D'ailleurs qui a trouvé ce cabinet ?

Le Maire : C'est suite à un appel d'offre que la communauté de communes a retenu Régul+.

Étienne : Ouais, encore du copinage, quand je pense que nos impôts ont pris 2 % d'augmentation en un an, tout ça pour payer des pseudos aménagements urbains, plutôt leurs salaires mirobolants oui !

Jacqueline : C'est vrai ! Vous avez vu l'état de nos routes ? Devant chez moi c'est plein de nids de poules et vous avez vu l'état du trottoir devant l'église ?

Bernard : Enfin, Joseph 346 pages alors que notre réseau d'espaces publics représente deux rues piétonnes et quatre axes routiers... ! J'aurais pu te le pondre moi ce rapport ! Et ce en cinq pages max ! Tu peux me dire combien a coûté cette étude ?

Jérôme : Toi rédiger un rapport ? ! Et tu n'es pas électricien que je sache, tu tiens l'épicerie ! Et puis tu oublies l'éclairage dans les lotissements.

Bernard : Oui, mais les comptes ça me connaît.

Jacqueline : Parlons-en des lotissements, y en a trop ! Ça défigure notre village !

Pascal : Jacqueline, nous avons juste deux lotissements de quatre maisons chacun... on ne peut pas dire que cela transforme notre village !

Le Maire : Nous ne sommes pas là pour parler du coût du rapport, ni de l'urbanisation, mais du poste de consommation électrique non négligeable sur nos finances publiques.

Le rapport fait état de trois leviers afin de réduire la facture.

Premier point : modérer la puissance d'éclairage selon les usages.

Jacqueline : C'est-à-dire ?

Pascal : Ben, suivant où tu te situes, l'éclairage est plus ou moins fort par exemple...

Jérôme : Je vous conseille mesdames de marcher là où ça éclaire le moins.

Sophie et Jacqueline : Pourquoi ?

Jérôme s'exclamant : Pour atténuer vos rides !

Sophie et Nicole : Oh ! Le...

Étienne le coupant : Savez-vous qu'au Moyen Âge les hommes s'éclairaient juste avec le soleil et le feu ?

Jérôme le coupant : Et quand il pleuvait ? Ils arrivaient à allumer le feu ?

Rires

Étienne patient et d'un ton professoral : Les hommes dormaient la nuit ; dès que sonnaient les vêpres, ils arrêtaient de travailler car c'était le symbole du couvre-feu et...

Jérôme le coupant : À l'heure d'hiver ils ne devaient pas bosser beaucoup.

Rires

Le Maire : Pour en revenir à la modération de la puissance...

Étienne le coupant : Et saviez-vous que le début de l'éclairage urbain date de Louis XIV ? Les hommes s'éclairaient à la chandelle mais cela coûtait cher, ensuite il y a eu le service des porte-lanternes. C'était un homme avec une lampe en laiton, payé pendant quinze minutes pour éclairer un client. À l'initiative de Louis XIV, on a installé des lanternes allumées par le veilleur dans les rues de Paris...

Pascal : Mais d'où tu sors toute cette science ?

Jérôme : Il a eu comme sujet au Bac : « EDF et moi une histoire qui remonte à loin ».

Rires

Étienne agacé : Mais non... il fallait lire le rapport.

Sylvie : On voit que tu es à la retraite et que tu as une femme de ménage !

Le Maire insistant : Pour en revenir à la modération de la puissance, le rapport précise qu'il faut revoir notre installation d'éclairage public : changer les armoires électriques et remplacer nos anciennes ampoules par des LED.

Bernard : Mais ça coûte cher les LED ! Je l'ai vu quand j'ai fait changer mon éclairage dans la boutique...

Sylvie : Ah ! C'est pour ça que tu as augmenté tes prix !

Bernard : N'importe quoi... Tout augmente dans la vie, aussi je m'adapte.

Le Maire : Le second point est de définir la réalité des usages et besoins de la population dans les espaces publics.

D'après le rapport au vu des activités nocturnes inexistantes dans notre village la nuit tombée, seules les routes d'axes principaux doivent rester éclairées et ce pour des raisons de sécurité routière.

Aussi je propose d'éteindre l'éclairage public dès 23 heures.

Jacqueline : Oui comme cela dans le noir je pourrai me faire attaquer plus facilement car personne ne me verra pour me venir à l'aide...

Étienne : En même temps, dans la lumière, l'attaquant te verra mieux et comme de toute façon personne ici ne sort après 23 h, personne ne viendra à ton secours.

Jérôme : Et qu'est-ce que tu ferais à minuit dans les rues ? Il n'y a pas de cinéma, pas de théâtre, il n'y a rien à faire le soir que de regarder la télévision...

Laurette soupirant, en aparté : Ou de préparer la gamelle du mari pour le lendemain...

Jacqueline : Tu oublies les soirées lotos ! Ces soirées drainent des gens venus d'ailleurs...

Jérôme : Tu te fais des films Jacqueline ! Des gens venus d'ailleurs... pfff... ce sont toujours les mêmes dont la plupart viennent de la résidence Autonomie ! Et vu leur âge, c'est pas eux qui vont te courir après pour t'arracher ton sac !

Étienne : Sauf si elle a gagné le robot mixeur, alors là ça peut les intéresser vu leur dentition...

Rires

Bernard : Et les cambriolages ? Joseph, tu sais bien que les cambrioleurs agissent dans le noir ! Si tu coupes l'éclairage public la nuit, va falloir que j'installe des grilles de défense à mon épicerie ! Et qui va me les payer ?

Sylvie en aparté à Nadine : Tu vas voir qu'il va encore augmenter ses prix...

Bernard : Et si on mettait des caméras de vidéo-surveillance ? Ça dissuaderait les voleurs !

Sylvie : Et qui va payer ces caméras : Nous ! Alors pas question d'installer des caméras juste devant ta vitrine !

Jacqueline : On pourrait installer des caméras dans les rues ainsi on ne se ferait pas attaquer ou au moins, on retrouverait l'agresseur !

Pascal : Pour que les caméras fonctionnent il faut de l'électricité...

Le Maire (*ton autoritaire*) : Troisième et dernier point : sobriété de la mise en valeur patrimoniale.

Pascal : Quel patrimoine ? L'église ? Mais elle n'a jamais été éclairée vu son architecture !

Étienne : Tu te souviens Joseph, le conseil municipal de l'époque avait monté un dossier de demande de classement auprès de l'architecte des Bâtiments de France et il nous avait ri au nez après l'avoir visitée.

Le Maire : Je ne fais que lire les propositions du rapport...
Pour défendre ces changements, autrement dit la réduction de la facture énergétique, je propose le changement des ampoules et l'extinction à 23 h de l'éclairage public.

Le Maire marque une pause devant l'air dubitatif de certains de ses conseillers

Le Maire : Et puis il faut aussi voir le côté réduction des nuisances lumineuses perturbant la biodiversité...

Tous : ????

Le Maire : Sachez que les animaux nocturnes sont perturbés dans leurs activités de chasse, de reproduction...

Bernard : Ouais ben ça ne me dérange pas si les sangliers se reproduisent moins.

Étienne : Mais dans le noir on risque d'écraser ces bestioles !

Pascal : L'autre soir je me suis pris un chevreuil, ça m'a coûté un phare !

Sophie : Pensez à tous ces hérissons qui se font écraser la nuit...

Le Maire : Grâce à l'extinction de l'éclairage public nous verrons mieux les étoiles...

Jérôme moqueur : Surtout par temps de pluie !

Le Maire : Le rapport indique aussi que la lumière émise par l'éclairage public peut s'infiltrer dans les pièces de repos des habitants et perturber ainsi leur sommeil.

Sophie : Ça ne risque pas de t'arriver Étienne même en plein soleil tu fais la sieste...

Étienne : Détrompe-toi Sophie, la nuit à mon âge on a le sommeil léger !

Le Maire : Grâce à nos actions nous pourrions candidater pour obtenir le label « Villes et Villages étoilés » ! et peut-être même obtenir une subvention Fond Vert qui nous permettrait de financer l'achat d'ampoules LED ambrées...

Bernard : Je connaissais les bières ambrées...

Pascal : La teinte des LED ambrées est plutôt orangée, plus douce...

Bernard : En tout cas le mot subvention me parle !

Le Maire : Laurette, notez le nombre de mains levées pour le vote relatif à la réduction de l'éclairage public.
Qui est pour ?

Tous lèvent la main, sauf Jacqueline qui textote

Le Maire : Qui est contre ?... Qui s'abstient ?... Jacqueline tu te décides oui ou non ?!

Jacqueline : Pardon, vous disiez ?

Le Maire : Nous sommes en train de voter le changement de l'éclairage public et son extinction à 23 h.

Jacqueline : Bon, bon je lève la main « pour », n'empêche qu'éteindre les lumières la nuit c'est dangereux...

Le Maire : Bon tout le monde est d'accord,
Notez Laurette : la délibération relative au changement des modalités de l'éclairage public soumise au conseil municipal a été votée à

l'unanimité des voix des membres présents qui autorisent son application.

Acte 2

Le Maire : Bien, maintenant que les premiers points de l'ordre du jour ont été vus et votés à l'unanimité, nous allons étudier le dernier sujet. Il concerne la construction d'un crématorium.

Après une étude du cabinet Consult+ demandée par la communauté de communes, il en ressort que le nombre des populations aux alentours explose et donc, de ce fait, il faut envisager soit d'agrandir le cimetière du village voisin Saint-Augustin, soit de créer un crématorium.

Sylvie : Et pourquoi pas plutôt une maternité ? Ça rajeunirait le village.

Le Maire : Tu remarqueras que ceux qui s'installent ont l'âge de la retraite ou s'en approchent à cause de l'attrait de notre station balnéaire.

Je vous ai préparé – enfin ma secrétaire Laurette – un PowerPoint afin de vous présenter le projet.

Oui Bernard ?

Bernard : Tu peux agrandir le plan s'il te plaît, j'ai oublié mes lunettes.

Le Maire : Laurette vous pouvez... ?

Un temps...

Laurette : Désolée je n'arrive pas à me connecter...

Pascal : Pff, vive les zones blanches !

Le maire : Bon Laurette sortez-moi le plan et pensez à relancer notre fournisseur internet ou plutôt voyez avec la communauté de communes pour sortir de cette zone blanche, ils doivent avoir un interlocuteur privilégié...

Laurette sort de la pièce et revient avec un grand plan

Le Maire : Bon comme vous le voyez l'implantation de ce crématorium se ferait sur la parcelle cadastrée AC n° 107 au lieu-dit « Verte Colline ».

Jérôme : Si le projet sort de terre on devrait débaptiser ce lieu-dit en « Blette Colline »...

Éclats de rire autour de la table

Le Maire : Ce terrain nous a été laissé en tant que don par Mlle Thérèse Dumartin, dont voici l'acte notarié (*le montrant*).

Bernard : Ouais comme cela elle pourra s'installer définitivement sur ses terres sans que cela lui coûte un rond, je la savais pingre mais à ce point...

Sylvie : C'est une fan d'Alain Delon, elle le copie...

Le Maire : Remercions-la plutôt, car ainsi la commune – donc vous les administrés et concitoyens – n'aura pas à préempter un terrain, terrain peut-être vous appartenant.

Étienne : C'est vrai que je n'avais jamais envisagé d'acquérir un cimetière ou un crématorium...

Le Maire : Je reprends. Dans le cadre de la transition écologique, ce projet de construction de crématorium est issu d'une longue concertation entre la communauté de communes et la Société Chaleur Spectrale. Cette société a pour but la réduction des gaz à effet de serre.

Laurette, le PowerPoint s'il vous plaît.

Laurette : Mais Monsieur le Maire...

Le Maire : Ah oui pardon, faites circuler les flyers ce sera plus clair... (*reprenant sa présentation*). Pour cela, cette société s'implanterait à côté du crématorium pour récupérer la chaleur dégagée lors des crémations, et ainsi fournir à nos concitoyens, voire ceux de Saint-Augustin, du chauffage à l'année.

Sylvie : Mais ce projet va complètement dénaturer le paysage ! On ne va voir que des tuyaux et des cheminées !

Jérôme : Ça ou des éoliennes...

Bernard : Certes, mais les éoliennes c'est propre tandis que les fumées ça peut être toxique... en plus ça retombe au sol !

Jacqueline : Oui !! Déjà que je fais tous les jours la poussière à cause des voitures qui prennent le chemin vicinal qui passe devant ma porte. D'ailleurs à ce propos, quand est-ce qu'on le goudronne ?

Jérôme : Oui enfin, si tu vois passer trois voitures par jour...

Bernard : Ha là là ! Le jour où j'incinère ma belle-mère, je me retrouve ses cendres sur ma collection de mignonnettes et dans mon potager ! Jusqu'au bout elle me fera...

Étienne : Tu ferais mieux de consommer tes mignonnettes car c'est quand même dommage de juste admirer les alcools...

Jérôme : Ha ! Ha ! Ha ! En plus tes tomates ne seront plus bio ! Ha ! Ha ! Ha !

Bernard : T'as raison, même depuis l'au-delà elle va m'empoisonner cette vieille peau ! Arggh !

Le maire : C'est fini vos élucubrations ? On peut reprendre ? Laurette ne retranscrivez pas.

Comme je le disais, la Société Chaleur Spectrale va récupérer la chaleur produite lors des crémations, car les fumées sont encore chaudes. Elles seront stockées dans des cuves avant d'être acheminées via des canalisations vers nos foyers.

Jacqueline levant la tête de son téléphone ahurie : Les fumées ?

Pascal : Mais non... la chaleur ! Jacqueline si tu suivais au lieu de passer ton temps à textoter.

Jacqueline stressée : C'est parce que je dois organiser le baptême de mon petit-fils Téo ce dimanche et le traiteur me propose des mignardises alors que moi, je veux, enfin ma belle-fille, veut un gâteau en forme de berceau avec de la chantil...

Jérôme la coupant : Je connaissais les eaux grises, la fumée blanche papale mais pas les fumées grises...

Le Maire imperturbable : Je poursuis.

Afin de créer un circuit court cette société serait en partenariat avec les Scieries H qui produiraient des cercueils soit en carton soit en aggloméré à la combustion plus rapide, donc moins polluante.

Sylvie : Mais s'il y a peu de fumée, il y aura moins de chauffage, non ?!?

Pascal : Mais non, ce que veut dire Joseph, c'est moins polluant car le système de brûlage dure moins longtemps que si ce sont des cercueils en bois vernis avec intérieur capitonné.

Jacqueline : Ça dépend du capiton car le synthétique brûle très vite.

Étienne : Sans compter que les poignées en laiton ça prend du temps à brûler.

Pascal : Sur les cercueils en carton les poignées sont en résine.

Sylvie : Pas très écolo le plastique...

Pascal : Sur le flyer il est marqué « poignées en résine issue de pins maritimes ».

Étienne : Et cette scierie s'implanterait où ?

Le Maire : Eh bien cette scierie s'implanterait sur la parcelle cadastrée AC n° 108 appartenant à Mlle Thérèse Dumartin via un bail emphytéotique.

Bernard : Et allez ! elle va toucher un loyer qui va lui permettre de se payer un cercueil, que dis-je, un mausolée et une retraite dorée !

Jérôme : Ben comme ça elle ne pourra plus ressasser sur sa maigre pension.

Jacqueline : Une scierie ? Mais ça va faire du bruit !

Le Maire : Ça va surtout créer des emplois...

Étienne coupant le maire : Jacqueline a raison une scierie ça fait du bruit !

Le Maire : Non car c'est une scierie vertueuse, il n'y aura pas de machines, le bois sera coupé à la main par des bûcherons.

Jérôme : Oui on se doute que ce ne sera pas par des charcutiers. Mais d'où ils viennent ces bûcherons ? Du Canada ? Ou alors ils ont gagné le concours des bûcherons les plus forts ? Car faut être costaud !

Le Maire : Je n'en sais pas plus. C'est la communauté de commune qui instruit le permis de construire, enfin les trois permis en comptant le crématorium et celui de Chaleur Spectrale.

Bernard : Hum... ça sent les dessous de table cette affaire... Il y a eu encore un rapport de quelques centaines de pages de rédigées...

Le Maire : Non juste des études, des prospections...

Bernard le coupant : Ouais, c'est bien ce que je disais, encore un rapport qui nous a coûté un bras !

Sylvie : Alors si je comprends bien : de jeunes et vigoureux bûcherons construiront des cercueils en faux bois pour mettre en boîte nos anciens qui finiront en chaleur qui réchauffera le village ? C'est quand même glauque...

Pascal : C'est ce qu'on appelle un circuit court.

Jérôme : Tututut, il manque un détail pour fermer le circuit. Et les urnes ? Thérèse vend son dernier terrain à une poterie ?

Tous sauf le maire s'esclaffe

Le Maire : Tu ne crois pas si bien dire car oui, il y aura bien l'installation d'une faïencerie spécialisée dans les urnes. Mais elle ne sera pas implantée chez Thérèse mais – c'est en pourparlers – sur la parcelle cadastrée AC n°113.

Pascal : Et à qui appartient-elle ?

Le Maire un peu gêné : À Mlle Marie Lapierre.

Pascal : Connais pas...

Sylvie et Jacqueline : Moi non plus.

Étienne cherchant : Lapierre... Lapierre... ça me dit quelque chose...

Le Maire : Bon, maintenant que je vous ai présenté ce projet d'implantation de crématorium, il faut passer au vote.

Laurette comptez les mains levées.

Qui est pour ? Qui est contre ? Qui s'abstient ?

Étienne coupant le vote : Lapierre Marie... Mais oui !! c'est la fille de Pierre et Annie Lapierre ! Elle s'est mariée avec... Mais... (se tournant vers le maire) mais c'est ta femme !!

Pascal : Mais si le terrain appartient à ta femme c'est un délit d'initié !!!

Jérôme et les autres : Mais c'est vrai ça !

Le Maire : Mais non ! le terrain appartient à mes beaux-parents...

Pascal : C'est pareil Joseph, c'est toujours ta famille !

Le Maire : Certes mais euh... bon, oui... mais je ne vois pas d'autre solution pour trouver un terrain gratuit proche du crématorium...

Bernard : Gratuit ? Mais toi tu comptais le vendre !!!!!!!!!!!!!!!

Le Maire gêné : Euh... pas moi, ma...

Étienne le coupant : C'est pareil !

Sylvie : Donc il nous faut trouver un terrain gratuit qui n'appartienne à aucun d'entre nous ? Ça va être compliqué car les seuls terrains non construits sont ceux de Fabrice l'agriculteur et je le vois mal nous céder un seul hectare de terre agricole pour l'installation d'une potière...

Étienne : Potier.

Sylvie : Oh Étienne ! Les temps ont changé ! On parle même aujourd'hui d'écriture inclusive !

Étienne : Oh ça va avec votre écriture exclusive !

Pascal et Sylvie : Inclusive !!!

Jacqueline rangeant son portable : Bon on en est où ?

Étienne : À l'installation d'une potière sur le terrain des beaux-parents de Joseph...

Jacqueline : Hein ???

Le Maire : Je vous propose donc d'ajourner ce dernier sujet en attendant de trouver un terrain pour cette faïencerie.

Bernard : Dommage, j'aurais voulu voir la tête de ma belle-mère si je lui avais annoncé qu'un jour elle finirait dans une cagette puis en énergie calorifique dans mes radiateurs...

Jérôme : Rassure-toi elle aura une telle bouffée de chaleur qu'il t'en cuira !

Le Maire : Notez Laurette : 20h15 Fin de la séance.

Laurette : Jos... pardon, Monsieur le Maire, n'oubliez pas votre prochain rendez-vous.

Le Maire : Quel rendez-vous ?

Laurette : Rappelez-vous : celui avec votre belle-famille à 21h.

Pascal : Excellent ! Tu pourras les prévenir qu'ils peuvent garder leur terrain pour un autre projet.

Jérôme pouffant : Ouaip ! C'est mort pour le terrain ! C'est mort...

Bernard : Ils vont en tirer une tête d'enterrement...

Jérôme : Ça tu l'as dit...

Étienne amusé : Oui, ils vont pouvoir faire leur deuil de cette vente au plus vite...

Le Maire : Bon, c'est pas fini de jouer aux Grosses Têtes ? Je ne vous retiens pas, bonne fin de soirée.

Tout le monde se lève

Étienne : Bon les amis, je vous invite à prendre une petite bière chez moi, qui vient ?

Bernard et Pascal ensemble : Moi !

Laurette : Désolée, faut que je rentre mon mari m'attend pour la soupe et vu l'heure, là il trépigne... pff...

Sylvie : Comment ? C'est pas lui qui te prépare le dîner lorsque tu rentres tard ?

Laurette : Il a été mal élevé par sa « môman »...

Jacqueline : Désolée mais je ne veux pas rater « un si grand soleil »

Étienne : Et toi Jérôme ?

Jérôme : J'arrive ! Au moins on reste dans le thème...

Les autres : ???

Jérôme : LA MISE EN BIÈRE ! Ouaip !

FIN

2^e Prix

Valérie ISSERT

ESCALL Biscarrosse

Ligue Nouvelle-Aquitaine

Un art nouveau

Personnages :

Alfred : majordome de G. Méliès.

Georges Méliès : prestidigitateur et cinéaste.

Sarah Bernhardt : comédienne.

Fin du XIX^e siècle, dans le studio de Georges Méliès, à Montreuil. On peut imaginer un espace de travail, table bureau, des décors encombrés d'accessoires, de machinerie.

Scène 1

Georges Méliès, assis à une table, dessine, écrit, rature en grommelant...

Alfred entrant

Monsieur, il y a à la porte un livreur. Sans doute une erreur. Voici la carte. J'ai demandé de patienter.

Georges Méliès

Voyons cela. « Pour Monsieur Georges Méliès ». Eh bien, il semble que cela me soit bien destiné. « Que Monsieur Méliès excuse cette visite impromptue, mais qu'il veuille bien me recevoir comme un digne présent de l'admiration que je lui porte. » Signé S. Curieuse signature.

Alfred

Satan, sans doute.

Georges Méliès

Satan ? Pourquoi Satan ?

Alfred

Quand vous verrez ce qui accompagne ce mot, vous n'aurez plus de doutes.

Georges Méliès

Qu'est-ce donc ?

Alfred

Eh bien...

Georges Méliès

Allons.

Alfred

C'est que je...

Georges Méliès

Alfred.

Alfred

Ça porterait malheur.

Georges Méliès

Vous voilà bien superstitieux.

Alfred

On le serait à moins...

Georges Méliès

Alfred, ne m'obligez pas à ordonner.

Alfred

Comme Monsieur voudra.

Il sort. Méliès attend, circonspect. Alfred revient avec un chariot portant un cercueil.

Georges Méliès

Alors ? Qu'avons-nous là ? *Surpris* Un cercueil ? Voilà effectivement qui est...

Alfred

Sinistre.

Georges Méliès

J'allais dire curieux...

Alfred

Remarquez, il doit être de bonne qualité, en chêne je dirais, parce que, si Monsieur me permet cette familiarité, il pèse le poids d'un âne mort.

Racler de gorge en provenance du cercueil.

Georges Méliès

Êtes-vous enrhumé, Alfred ?

Alfred

Comment ? Monsieur tousse et c'est moi qui suis enrhumé ?

Georges Méliès

Je n'ai pas toussé... Je pensais que c'était...

Alfred et Georges Méliès se tournant vers le cercueil

Mais alors ?

Trois coups sont tapés depuis l'intérieur du cercueil.

Alfred se signant et fuyant

Mon Dieu, protégez-nous !

Scène 2

Le cercueil s'ouvre de lui-même, Sarah Bernhardt se redresse, se lève, et tend la main vers Méliès pour demander de l'aide.

Sarah Bernhardt

M. Méliès, je présume ?

Méliès reste silencieux, ébahi.

Sarah Bernhardt

Eh bien, il semble que mon entrée ne soit pas trop mal réussie, n'est-ce-pas ? Puis-je vous demander de l'aide ?

Méliès, toujours silencieux, l'aide à sortir de son cercueil.

Sarah Bernhardt

Allons, mon cher Georges... Je peux vous appeler Georges ? Allons, mon cher Georges, remettez-vous.

Georges Méliès

Madame, c'est... C'est... C'est un honneur de recevoir chez moi la grande, la superbe...

Sarah Bernhardt

Magnifique, époustouflante, grandiose, je sais, je sais...

Georges Méliès

Sarah Bernhardt.

Sarah Bernhardt *minaudant*

En effet, c'est moi. Vous m'avez reconnue ? Cela me touche tellement.

Georges Méliès

Qui, Madame, oserait ne pas vous reconnaître ?

Sarah Bernhardt

Ce n'est pas faux. Puis-je ?

Georges Méliès

Bien sûr, pardon, je suis... Pardon... Désolé... Je... Je vous en prie, prenez un siège.

Sarah Bernhardt

Merci. Avez-vous saisi ?

Georges Méliès

Quoi donc ?

Sarah Bernhardt

Mon hommage...

Georges Méliès

Votre hommage ?

Sarah Bernhardt

Oui. À votre travail.

Georges Méliès

Je...

Sarah Bernhardt

Je suis sans doute assez peu douée en prestidigitation, mais je me suis dit que l'effet « sortie de cercueil » vous plairait sans doute. N'est-ce pas grâce à un corbillard que vous avez eu l'idée de l'un de vos premiers effets filmés ? Comment cela s'appelait-il déjà ?

Georges Méliès

L'escamotage d'une dame au théâtre ?

Sarah Bernhardt

Parfaitement c'est cela. J'ai trouvé cela merveilleux, savez-vous ? Alors je me suis dit que moi, j'allais me « désescamoter » devant vous. Et comme hommage au corbillard, quoi de mieux que mon désormais célèbre cercueil ? Alors ?

Georges Méliès

Alors ?

Sarah Bernhardt

C'est réussi ? Vous ai-je eu ?

Georges Méliès

Réussi de main de maître. Je ne sais pas si Alfred s'en remettra un jour.

Sarah Bernhardt

Le pauvre, j'espère qu'il ne m'en voudra pas.

Elle éclate de rire, bientôt suivi par Georges, plus gêné.

Scène 3

Sarah Bernhardt se lève et déambule dans le décor.

Sarah Bernhardt

Laissons cela. Je ne vous cacherai pas plus longtemps la raison de ma visite. *Un temps de suspens*. Je suis intriguée... Troublée... Indignée... Je ne sais pas, Georges... Bref je suis, disons, désappointée par ces rumeurs qui circulent sur vos films... J'entends dire partout que vous possédez un appareil capable de projeter des rêves, et que vous allez tout simplement condamner le théâtre à mort. Cela me chagrinerait beaucoup, vous savez. Est-ce vrai ?

Georges Méliès

Mademoiselle Bernhardt...

Sarah Bernhardt

Appelez-moi Sarah.

Georges Méliès

Vraiment ? Fort bien. Sarah... Je ne dirais pas que je projette des rêves, mais plutôt que je les rends tangibles, visibles, réels...

Sarah Bernhardt

Réels, vous dites... Ce serait fascinant. Pourtant, sur votre toile où s'agitent vos personnages, il n'y a en fait personne... Peut-on vraiment comparer cela à l'art théâtral ?

Georges Méliès

Que voulez-vous dire ?

Sarah Bernhardt

Eh bien, au théâtre l'émotion est palpable. On y sent la chaleur des regards, chaque souffle y est essentiel. Votre film, comme vous l'appelez, mon cher Georges, peut-il vraiment faire ressentir cela au public ?

Georges Méliès

Voilà une question fascinante. Je pense que mon travail va, en réalité, plus loin que le théâtre. Imaginez une pièce dramatique où l'on peut faire apparaître des personnages de nulle part, où un simple objet peut devenir un autre monde, où il n'y a plus de frontière, plus d'horizon, plus de limite ! Et tout cela, sans même quitter votre fauteuil.

Sarah Bernhardt

Vous m'intriguez, Georges, je dois l'admettre. Mais je reste un peu sceptique. L'émotion, le jeu ne s'atteignent pas seulement par un simple effet technique. Il faut un regard, un geste, une intensité pour entrer en communion avec le spectateur...

Georges Méliès

Et si je vous disais que l'image filmée peut faire davantage ? Que je peux capturer non seulement ce regard, ce geste, cette intensité, mais même une âme entière ! Et la faire vivre à l'infini ? Éternellement ?

Sarah Bernhardt

Éternellement ?

Georges Méliès

Imaginez, Sarah, une scène où vous êtes impératrice de Sélénie, tenant dans vos mains les étoiles, drapée par la voie lactée. Et la seconde d'après vous devenez une princesse orientale, au cœur d'un caravansérail. Puis d'un autre clignement de paupières, vous voilà sirène sur un rocher, chantant une mélodie à damner tous les marins de la Terre ! Imaginez-vous, Sarah ?

Sarah Bernhardt

Vous me donnez le tournis, mon cher Georges. Et vous croyez vraiment que de ce tourbillon si rapide peut naître l'émotion ? Cela me paraît être un défi insurmontable.

Georges Méliès

Je le crois, Sarah. Oubliez tout ce que vous connaissez. Le cinéma est tout sauf une imitation du théâtre. C'est un art nouveau, une rencontre entre visible et invisible. Il abolit les limites du réel. Le cinéma va toucher les âmes de manière différente, les faire voyager dans un rêve permanent. *Un temps*. Et vous, Sarah, pourriez être la reine de ce voyage.

Sarah Bernhardt après une hésitation, relevant le défi

Très bien, Georges, vous m'avez presque convaincue. Montrez-moi donc ce voyage. Prouvez-moi que vous allez parvenir à créer un monde où l'émotion est aussi réelle qu'un souffle.

Georges Méliès

Sarah, c'est vous qui réalisez mon rêve en acceptant de jouer dans l'une de mes créations. Nous allons unir le théâtre à l'imaginaire sans limite. Je vous promets que vous ne serez pas déçue. Alfred, du champagne ! Sarah, ensemble, nous allons inventer une nouvelle forme d'art !

Sarah Bernhardt

Attention Georges, presque convaincue ai-je dit. Mettons-nous d'abord au travail, avant de sabrer le champagne...

Scène 4

Le studio est plongé dans l'obscurité. Sarah Bernhardt est assise face à une toile blanche, un vieux projecteur est allumé.

Georges Méliès actionnant le projecteur

Regardez bien, Madame. Ce que vous allez voir n'est pas qu'un simple film. C'est votre art dépassant ses limites. Vous y êtes, mais plus que vous-même.

Le projecteur gronde. L'écran montre un décor lunaire, fantasmé, avec des montagnes flottantes, des étoiles filantes. Soudain, une figure de Sarah Bernhardt, incarnant l'impératrice de Sélénie, marche sur une scène défiant la gravité.

À la fin de la projection :

Sarah Bernhardt

C'est incroyable ! Georges, vous avez capturé l'impossible ! Mais n'est-ce vraiment qu'un tour de magie ? N'est-ce pas plutôt une illusion qui prive l'acteur de sa vérité ?

Georges Méliès

Ce n'est pas de la magie, Sarah... C'est l'essence même de la création. L'illusion nous permet de libérer notre imaginaire pour transcender la réalité. Les acteurs restent eux-mêmes, vrais, réels. Seulement ils peuvent désormais jouer avec le vent, se transformer à l'infini, voler, flotter, s'amuser avec les étoiles. Tout est possible !

Sarah Bernhardt se levant, touchant la toile

Mais cette scène, Georges... Je ne l'ai pas réellement jouée. Je me suis contenté de marcher sur ce plateau. Et vous, vous me faites flotter dans le ciel. Je portais un sceptre en bois, et me voilà reine des étoiles. Ces images ne sont pas nées de mon corps ou de mon souffle... Elles sont... Je ne sais pas... Autre chose...

Georges Méliès

Et pourtant si ! C'est bien vous, Sarah. Mais au-delà de ce que vous pouviez imaginer ou fantasmer. Cette impératrice des songes est née de votre esprit, Sarah. De votre capacité à rêver.

Sarah reste silencieuse, les yeux fixés sur l'écran, où sa silhouette d'impératrice continue de flotter dans un paysage irréel

Georges Méliès

Le cinéma ne remplace pas le théâtre, il l'amplifie. Vous êtes l'actrice, et tout ce qui vous entoure est votre scène. Mais là, vous n'êtes plus seulement dans l'espace et le temps. Vous êtes dans le rêve, dans l'éternité.

Sarah Bernhardt

Il y a en vous quelque chose que je n'avais pas vu, Georges. Vous êtes un visionnaire. Vous avez raison, peut-être y-a-t-il un pont entre nos arts... Peut-être que le rêve est ce que nous partageons tous.

Georges Méliès

Et ensemble, Sarah, nous ferons de ce rêve partagé une réalité.

2^e Prix

Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est

Thème
**Les moyens de locomotion d'hier,
d'aujourd'hui et de demain**

Le train qui parlait

Moi qui ne suis aujourd'hui qu'une épave au garage,
Victime de ce que vous appelez le grand âge,
Vêtu de rouille, mon corps
Garde en lui un trésor,
Qui n'est pas tant physique,
Mais bien plus nostalgique
De belles et vieilles histoires
À écouter le soir.

Entendez les contes d'un malheureux,
Promettant le bruit crépitant d'un feu,
Relatant avec passion ce qu'il a vécu :
Une époque surannée tristement révolue.

Avec un grincement,
Qui ressemble à un chant,
Ses roues abîmées
Se mettent à parler.

C'était un temps fantastique et distingué,
Où l'on roulait sans se presser,
Rencontrant tant de gens,
Discutant un instant.

Les heures, si lentement, aimaient s'envoler,
Quand déjà se formait grande amitié,
Qui ne cessait de briller,
Même dans l'obscurité.

Ainsi tous sereins,
Patientaient en mon sein
Et voulaient gaiement s'attarder,
Pour une joyeuse éternité.

Mais aujourd'hui,
Le Monde se fuit.
Cessant de parler, de discuter,
Trouvant d'autres moyens de s'amuser.
Au lieu de cartes rognées,
Une étrange boîte carrée.
Ils n'ouvrent la bouche que pour pousser un cri,
Quand, terrifiés, ils voient une lame qui luit.

Le Monde est devenu méchant,
Impatient et terrifiant.
Déchiré.
Ou brisé.
On ne trouve cette fichue liberté,
Qu'en étant mort ou prêt à tuer.
Mais de quoi sera fait demain,
Quand déjà tant de sang salit nos deux mains.

Mention Jeune auteur

Robinson LECANU - 15 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Épilogue

Chers amis lecteurs,

Vous venez de lire ou de parcourir ce florilège, ou peut-être même, pour certains d'entre vous, commencez-vous sa lecture par cet épilogue. À chacun sa pratique, la liberté en ce domaine ne peut être que totale.

Il s'agit pour moi de vous faire partager les choix du jury. Quelle qu'en soit la forme, poésie, lettre, récit, ces écrits ont été retenus car ils traduisent le souhait des auteurs de nous entraîner dans leur intimité, leur imaginaire ou encore leur désir de nous faire partager une réflexion, un témoignage.

Sans doute la qualité des textes primés n'est-elle pas homogène, et c'est bien normal dans un concours de ce type, ouvert exclusivement aux écrivains amateurs, qu'ils soient débutants ou déjà confirmés. Mais notre vocation n'est pas seulement de couronner des talents, c'est aussi d'encourager ces auteurs, jeunes ou plus expérimentés.

Que nous leur ayons attribué un premier prix, un second ou simplement une mention, ils méritent tous notre considération et nos remerciements pour l'effort qu'ils ont engagé et conduit à son terme.

Certes l'écriture demande avant tout une inspiration, une envie de partage, mais elle exige surtout un travail, souvent repris, corrigé, amélioré, parfois même repris depuis le premier mot.

Rares sont les écrivains, même parmi les plus grands, satisfaits de leur premier jet. Car, s'il faut faire montre de courage pour oser jeter les premiers mots, il faut plus encore de la persévérance avant de poser le point final.

Puissent les œuvres retenues vous avoir émus, amusés, vous avoir fait rêver ou réfléchir ! Alors, elles auront atteint leur but et nous le nôtre.

Michel CAMUX
Président du jury 2025

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2025

CATÉGORIE A : Poésie

1^{er} prix : Albane SAUTON

L'Abeille veille
CDBA Balard-Arcueil

2^e prix : René BESSET

La Mimi de Mamy
CSA Mérignac-Beauséjour

3^e prix : Marie-Odile CORSETTI

Les nouvelles fabulettes
CDBA Balard-Arcueil

Prix Jeune auteur :

Laetitia LE BORGNE

La famille
CSE PNM* La Flèche

Amandine NICOLAS

Danse parentale
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE B : Conte, légende et récit merveilleux

1^{er} prix : Clotilde HÉRAULT

La ronde du temps
Ligue Nouvelle-Aquitaine

2^e prix : Marie-Odile CORSETTI

La sirène du Pradet
CDBA Balard-Arcueil

CATÉGORIE C : Récit et nouvelle

1^{er} prix : Pierre BURNET

Élise
Une héroïne ordinaire
La nuit des temps
CSLG Beynes

3^e prix : Fanny FUHRMANN

Quand les phares s'éteignent
CSADN Roanne-Mably

Prix Jeune auteur :

Robinson LECANU

Vieux machin
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE D : Réflexion

1^{er} prix : Clotilde HÉRAULT

Jamais le silence
Ligue Nouvelle-Aquitaine

CATÉGORIE E : Lettre à...

1^{er} prix : Dorian BERGER

Billet 503
CELAR SPORTS Bruz

2^e prix : Fabrice BONNAUD

Lettre à un grand homme de l'Histoire
CELAR SPORTS Bruz

Mention : Christelle COÏC

À vous
CELAR SPORTS Bruz

CATÉGORIE F : Théâtre

2^e prix : Valérie ISSERT

Conseil municipal brûlant
ESCALL Biscarrosse

2^e prix : Julien ALTENBURGER

Un art nouveau
CSAG Strasbourg

CATÉGORIE H : Les moyens de locomotion d'hier, d'aujourd'hui et de demain

Mention Jeune auteur :

Robinson LECANU

Le train qui parlait
CSE PNM* La Flèche

*CSE PNM : Club Sportif et Éducatif du Prytanée National Militaire

JURY DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2025

PRÉSIDENT

Michel CAMUX
Préfet de région honoraire

MEMBRES DU JURY

Anne BEAUVILLIERS
Professeur de Lettres

Jean COPPONNEX
Grand Prix 2024

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2018

Michel MERCKEL
Comité de rédaction *À armes égales*

Jean-Lou MONOT
Grand prix 2016
Comité de rédaction *À armes égales*

Marie POIROT
Responsable éditorial de
L'Atelier du Livre d'Art et de l'Estampe

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,
aux participants,
aux ligues,
aux clubs,

au conseiller technique culturel national lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
IN Groupe
pour son soutien

et notamment à



Atelier du Livre d'art
& de l'Estampe

Imprimerie Nationale



Concours littéraire 2026

Diffusion du règlement
en juin 2025
dans votre club et sur nos
réseaux sociaux :



lafederationdefense.fr

Date limite d'inscription
le 31 décembre 2025